

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Octobre 1859.

No. 19.

SOMMAIRE :—Chronique de la Quinzaine.—Nécrologie. Le Rév. Messire Enéas McDonald.—Première inauguration du Cabinet de Lecture Paroissial ; Discours de M. Cherrier, (fin.) —Discours du Rév. Messire Laroque sur la St. Jean Baptiste. —Culture des Fleurs chez tous les peuples.—Histoire d'une Rose, (fin.)—La Sœur de Charité, par Mlle. E. Drouet, (poésie.) —David Téniers.—La Prière sous un Chêne.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Entre toutes les nouvelles affligeantes qui nous viennent d'Europe, une surtout nous a frappé au cœur bien sensiblement, celle de la maladie du Souverain Pontife. Pendant quinze jours, l'illustre Pie IX a été en proie à la douleur, mais, grâce à Dieu, le mal est calmé et la guérison du chef vénéré de l'Eglise, à peu près complète, lui a permis de recevoir en audience solennelle, l'ambassadeur de France et plusieurs autres grands personnages.

Les vœux de la Catholicité s'élèveront vers le ciel pour demander la conservation de jours précieux à l'Eglise, et d'une existence qui n'a été marquée que par des œuvres de dévouement et de piété.

Nos lecteurs ont appris, sans doute, le départ de Mgr. Blanchet, Archevêque d'Orégon, et celui de Mgr. Valdivieso, Archevêque de Santiago. Le dernier de ces prélats s'est embarqué pour l'Europe, le 24 septembre, après un court séjour au milieu de nous. Il est accompagné dans son voyage, par un des prêtres du séminaire de Montréal, M. Barbarin, dont le zèle a formé la plupart des musiciens de notre pays. M. Barbarin, bien connu par ses talents et son goût artistique, méritait encore de l'être par ses vastes connaissances littéraires. L'antiquité classique, grecque, latine ou française, lui était familière ; et sa modestie seule a pu faire comme un secret de son talent. M. Barbarin est appelé en Europe par des affaires de famille, et pour prendre part, nous dit-on, à une fête touchante qui doit le réunir quelques jours à ses parents.

Les vœux de tous accompagnent ces pieux voyageurs ; et nous aimons à espérer qu'un prompt retour nous ramènera l'excellent ecclésiastique que nous avons perdu, et rendra à sa province l'illustre prélat qu'il accompagne.

Si notre chronique n'était pas si tardive, nous aurions été heureux aussi de vous faire entendre les nobles paroles que le vertueux évêque de l'Orégon a adressé comme un adieu à tous les canadiens. Une main discrète comme la charité, a remis à S. G. la somme considérable de \$4,000, auxquelles sont venues se joindre d'autres offrandes de Québec, de St. Hyacinthe et de Montréal, de telle sorte que Mgr.

Blanchet a pu amener dans les missions lointaines de l'Ouest, trente ouvriers de la foi.

Le 18 septembre, à eu lieu, dans la rue Fullum, faubourg de Québec, la bénédiction d'une nouvelle chapelle, depuis longtemps désirée par la population catholique du quartier. Mgr. Laroque officiait pontificalement.

Le même jour, 18, une assistance nombreuse se rendait dans le village de St. Jean Baptiste pour être témoin de la bénédiction d'une maison d'école : la science des petits, comme celle des grands a besoin d'être ainsi placée sous l'invocation de Dieu. C'est ce qu'a admirablement expliqué, en quelques mots, M. le Supérieur du Séminaire qui assistait à cette cérémonie ; son honneur le Maire de Montréal et l'Honorable Surintendant de l'Education ont pris tour à tour la parole ; et leurs discours ont été couverts d'applaudissements unanimes. Le village avait pris un air de fête dans cette circonstance ; les maisons étaient pavisées ; des arcs de triomphe, surmontés de la croix avaient été élevés de distance en distance ; chacun sentait, ainsi que l'a heureusement dit M. le Surintendant de l'Education, que cette maison devenait la maison de tous, qu'elle complétait, en quelque sorte, au nom de la science et au nom de Dieu, le foyer domestique.

A six heures, une troisième cérémonie réunissait dans l'église paroissiale de Montréal une foule compacte de fidèles, venus pour assister à l'assemblée générale de la tempérance. C'était un spectacle consolant, plein de force et de promesses. Au milieu du recueillement de tous, le R. P. Lagier, Oblat de Marie Immaculée, a pris la parole, et a éloquentement développé ce passage du prophète Osée, 6. 10. "Je vois une chose horrible dans la maison d'Israël." Que voyez-vous, prophète de mon Dieu, s'est écrié le prédicateur ? Une armée ennemie ; des guerres terribles ; des fléaux ? Non. La famine ? Non. Mais des désordres dans les mœurs ; et c'est ce qu'il y a de plus horrible aux yeux de Dieu.

Sa pensée, s'élevant alors, il a montré que l'intempérance est une source de désordres pour l'âme ; une cause de souffrance et de pauvreté pour le corps ; pour l'avenir, enfin, une cause d'éternelle damnation.

Sa parole brûlante a fait sur l'auditoire une impression profonde.

Nos lecteurs nous permettront-ils de citer quelques traits qui peuvent servir comme développement à ces pensées :

AUX INTEMPERANTS.

La tempérance, qui est la source de la santé, l'est aussi de la longue vie. *L'excès de la bouche,* dit le Sage, *en a tué plusieurs ; mais l'homme sobre vivra*

plus longtemps. On a remarqué qu'on voyait plus de vieillards en Italie qu'en Angleterre, ce qu'on attribue, non pas seulement à la salubrité de l'air et à la douceur du climat, mais à la sobriété des Italiens. Un poète anglais dit ingénieusement dans une de ses épigrammes latines :

*Si tardè cupis esse senex, ularis oportet
Vel modico medicè, vel medico modicè.
Sumpta, cibus tanquam, lædit medicina salutem :
At sumptus prodest, ut medicina, cibus. (OWEN.)*

On a traduit ou plutôt imité cette épigramme :

| | |
|-------------------|------------------|
| Peu de médecin, | Sobre cuisine, |
| Peu de médecine, | Si tu prétends |
| Point de chagrin, | Vivre longtemps. |

La tempérance et le travail, dit le philosophe de Genève, sont les deux vrais médecins de l'homme ; le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser.

La sobriété rend le corps dégagé et dispos, et l'entretient dans une santé ferme et vigoureuse.

Un roi de Perse envoya au calife Mustapha un médecin très-habile. Celui-ci en arrivant demanda comment on vivait à cette cour. "On ne mange, lui répondit-on, que lorsqu'on sent la faim, et on ne la satisfait pas entièrement. — Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici."

Si vous aimez votre santé et votre vie, aimez la sobriété, n'oubliez jamais le précepte que vous donne ici la Sagesse. Les plaisirs de la table, pris sans modération, ne sont agréables que pour le moment : on les achète souvent bien cher ; et la nature ne tarde pas à se venger, quand on la force de prendre ce qu'elle ne demande point. La frugalité, au contraire, flatte moins dans le moment, mais les suites en sont douces et agréables. Timothée, illustre citoyen d'Athènes, avait fait chez Platon un souper frugal, où il avait eu beaucoup de plaisir. L'ayant rencontré le jour suivant : "Ami, lui dit-il, vos repas me plaisent beaucoup, parce qu'on s'en trouve bien, même encore le lendemain."

Un prince (le roi de Suède) était d'une sobriété qui ne contribua pas moins que l'exercice, à rendre son tempérament fort et robuste. Jamais il ne se plaignit que ses mets fussent peu délicats ou mal apprêtés. Après un repas frugal, il faisait à cheval de longues courses ; et le soir, en campagne, il couchait sur de la paille étendue par terre, tête nue, sans draps, couvert seulement d'un manteau. Il avait acquis par là un tempérament de fer, que les fatigues les plus violentes ne purent abattre.

Il avait un jour, dans l'ivresse, perdu le respect qu'il devait à la reine, sa mère ; elle se retira dans son appartement pénétrée de douleur, et y resta enfermée le lendemain. Comme elle ne paraissait pas, le roi en demanda la cause. On la lui dit. Il fit remplir un verre, et alla trouver cette princesse.

"Madame, lui dit-il, j'ai appris qu'hier, dans le vin, je m'étais oublié à votre égard. Je viens vous en demander pardon ; et afin que je ne tombe plus dans cette faute, je bois ce verre à votre santé : ce sera le dernier de ma vie." Il tint parole, et depuis ce jour, il ne but jamais plus de vin.

Un homme qui mangeait autant que six, se présenta un jour à Henri IV, dans l'espérance qu'il en obtiendrait de quoi entretenir un si beau talent. Le roi qui avait entendu parler de cet homme, lui demanda s'il était vrai qu'il mangeât autant que six.

"Où, sire, répondit-il.

— Et tu travailles à proportion ? ajouta le roi.

— Sire, répliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force et de mon âge.

— Ventre-saint-gris, dit ce prince, si j'avais beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, je les ferais pendre : de tels coquins l'auraient bientôt affamé."

Nous avons maintenant le triste devoir de faire connaître à nos lecteurs la mort du jeune fils du Gouverneur-Général et de lady Head. M. John Head, était à peine âgé de 17 ans ; il venait de terminer un cours d'études brillantes à l'Université d'Heidelberg et se préparait à entrer à l'Université de Cambridge. Il était la joie et l'orgueil de ses parents, et le dernier représentant d'une maison à laquelle son père avait cherché à rendre son éclat primitif.

M. John Head était venu en visite auprès de Sir Edmund ; et il profitait de l'excursion que faisait le Gouverneur-Général dans les terres de St. Maurice pour connaître une partie du beau pays dont l'administration est confiée à son père.

Partout sur leur passage, les hôtes de Trois-Rivières avaient reçu cet accueil plein d'empressement et de déférence que les étrangers trouvent partout dans le Bas-Canada ; lady Head était enchantée du voyage, et elle se proposait d'attendre sur les rives du St. Maurice le retour du Gouverneur-Général qui devait se rendre, pendant quelques jours à Kingston, pour l'exposition provinciale.

Les promeneurs avaient continué de prendre des bains chaque matin dans les eaux froides du St. Maurice ; le jeune Head qui ne savait pas nager voulut avoir sa part de ce plaisir ; et, Dimanche matin, il se rendit avec un de ses amis, l'hon. John Browne, qui était venu avec lui d'Angleterre, sur la rive du St. Maurice. M. Browne s'éloigna un instant pour aller au camp, chercher des serviettes que l'on avait oublié d'emporter. Le jeune Head sans attendre son compagnon se déshabilla et se mit à l'eau.

Bientôt il sentit le sable qui glissait sous ses pieds ; et, soit vertige, soit entraînement, il tomba sur le dos. Deux voyageurs Canadiens, Augustin Bellemare et Louis Descoteaux, dont tout le monde aime à louer le courage et le dévouement, qu'ils ont montré dans cette malheureuse circonstance, apercevant de la côte le jeune Head se débattant dans l'eau comme un nageur inexpérimenté se précipitèrent à son secours. Ils plongèrent l'un et l'autre, résolument dans le gouffre qui n'avait pas moins de 16 pieds de profondeur ; et après une première tentative inutile, Bellemare parvint à saisir et à ramener au rivage le corps froid du jeune homme. Le jeune Head était resté 15 minutes sous l'eau.

Les parents avertis arrivèrent immédiatement auprès du corps inanimé de leur fils ; Sir Edmund ne voulut pas laisser à d'autres mains que les siennes, les tristes soins que l'on prodigue aux noyés ; pendant 4 heures, de 8 h. à midi, il ne cessa de frictionner ce corps que, par une de ces illusions de la tendresse paternelle, il espérait encore ranimer.

Lady Head, soutenue de la même espérance, contenait à peine ses sanglots, qui éclatèrent enfin lorsqu'elle comprit cette vérité cruelle que Dieu lui avait ravi son fils.

Le jeune Head, déposé dans un léger canot, fut transporté à bord de l'*Advancé* qui attendait à l'entrée du St. Maurice le retour du Gouverneur-Général. Les visiteurs, le deuil dans l'âme, revinrent bientôt eux-mêmes à bord du vapeur qui partit immédiatement pour Québec.

Cette scène douloureuse s'était passée près des chûtes de la *Grand'Mère*;—Dieu seul peut consoler les cœurs qu'il plonge ainsi dans des abîmes de douleur.

Loin de nous est également mort un homme qui avait su entourer son nom d'une gloire distinguée pendant l'expédition de Crimée. Sir William Eyre, que nous avons connu, comme commandant général des forces en Canada, est décédé le 8 septembre, à Billion Hall, comté de Warwick; à l'âge de 53 ans. Sir William avait été décoré par la Reine et par les Cours de France, de Turquie et de Sardaigne, des plus honorables distinctions. Il était Commandeur de l'Ordre du Bain, et de l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur de France; il était également décoré des médailles Turques et Sardes. Les travaux et les fatigues de 27 ans de services militaires, avaient de bonne heure usé sa vie. Son nom est glorieusement lié aux expéditions anglaises du sud de l'Afrique; et sa bravoure s'associa aux triomphes de l'Alma et d'Inkerman. Lorsqu'il nous quitta, il savait bien lui-même, qu'il allait toucher, pour mourir, le sol de son pays; et ce pressentiment que tout le monde partageait, avait augmenté pour ses amis la tristesse des adieux. Sir William laisse derrière lui le souvenir d'un militaire plein de bravoure et de loyauté.

Nous recevons de l'un de nos abonnés, ancien condisciple du Rév. Messire Enéas McDonald, dont nous pleurons la perte, la lettre suivante que nous nous empressons de reproduire.

A MESSIEURS LES EDITEURS DE "L'ECHO."

MESSIEURS,

Si vous ne jugez pas cette lettre tout-à-fait indigne de trouver place dans votre estimable Revue, je laisse à votre discrétion la liberté d'en faire ce que vous jugerez à propos; j'aurais désiré que quelqu'un plus habile et mieux renseigné que je le suis, se fût chargé de faire ressortir avec plus d'avantages les brillantes qualités et d'esprit et de cœur du vénérable ami dont la mort vient de me séparer.

A.

Il y a dans le monde, des hommes de mérite et de vertu, qui lui vivent inconnus, semblables à ces astres brillants, dont les espaces nous voilent l'éclat, et dont la lumière ne brille que pour les hommes de talent, qui savent la découvrir; tel a été le Rév. Messire Enéas McDonald.

Monsieur McDonald est né en Ecosse. Il connut bien jeune le malheur; à six ou sept ans il abandonnait les doux champs de la Patrie, pour prendre le chemin de l'exil. Tout jeune qu'il était, il en emporta avec lui un souvenir ineffaçable, et à l'âge de plus de quatre-vingts ans il disait: "qu'il avait présents à la mémoire tous les lieux qu'il avait parcourus dans son enfance, et que si jamais il retournait aux champs qui l'avaient vu naître, il reconnaîtrait, jusqu'aux plus petits sentiers à travers la plaine ou la montagne, s'ils existaient encore."

Sa famille, avec plusieurs autres familles écossaises qui émigrèrent à cette époque, vint s'établir à l'entrée du Haut-Canada.

Là, comme Andromaque qui sur la terre étrangère avait retrouvé son Ilium, son Simois et le tombeau d'Hector, ces martyrs de la fidélité à leurs croyances religieuses, fondèrent une petite colonie, et donnèrent au comté qu'ils peuplèrent, le nom de *Glengary* en souvenir de la Patrie.

Après avoir fréquenté quelque temps les petites écoles, M. McDonald entra au collège de Montréal au mois d'Octobre de l'année 1798; il était alors âgé d'environ vingt ans. Doué d'un esprit fin, délicat et pénétrant, et plein d'application, il se distingua entre tous ses condisciples par ses succès dans la connaissance des langues et par ses progrès dans la vertu.

Doux, simple, affable, pieux et modeste, il se fit aimer de ses camarades et il en fut le modèle. L'honorable Juge Sullivan, son compagnon de classe, aussi ardent que son ami était calme et paisible, se plaisait à raconter que plus d'une fois il avait mis sa patience à l'épreuve, sans pouvoir jamais la trouver en défaut; il s'était fait une haute idée de la vertu de son ami, et il avouait qu'il croyait pouvoir assurer sans crainte de se tromper, que ce saint jeune homme n'avait jamais perdu son innocence baptismale; aussi a-t-il conservé sous les rides de la vieillesse cette candeur, cette fraîcheur, cette simplicité de cœur qui sont l'apanage des cœurs qui n'ont point été bouleversés par les passions.

Son cours d'étude terminé, M. McDonald dirigea ses pas vers l'autel et soupira après l'entrée des tabernacles du Seigneur, comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines.

Cette vie paisible du sacerdoce souriait à ses goûts de simplicité, à son amour de l'étude, du silence et de la retraite.

Le 29 septembre 1806, il prit la soutane avec plusieurs de ses condisciples; ce jour même on bénissait le Collège de Montréal.

À l'ouverture des classes, il y entra comme professeur, pour s'y consacrer, près de quarante années, à l'enseignement des classes les plus humbles. Il aimait cet enseignement; il aimait surtout les enfants qu'il instruisait; il les gardait auprès de lui le plus longtemps qu'il pouvait; le temps des classes ne lui paraissant pas assez long, il les retenait pendant le temps des études. C'est avec grande peine, dit l'un de ses confrères, que l'on pouvait les lui arracher même pour les confesser.

Tous ceux qui ont passé sous sa direction, se rappellent la patience avec laquelle il initiait aux éléments des langues cette jeunesse turbulente; avec quelle lucidité, avec quelle finesse d'esprit et de tact, il applanissait les plus grandes difficultés; il avait d'ingénieux secrets pour faciliter aux enfants l'acquisition de la science; et ses élèves se ressouviendront toute leur vie, de la *fameuse généalogie du verbe actif et passif* dont il leur racontait la naissance et le développement, dont il leur faisait connaître le père, le grand-père et toute la parenté avec tant de charmes et d'originalité. Il a conservé jusque dans son extrême vieillesse cet amour de l'enseignement. Quand il eut quitté le Collège de Montréal pour se reposer dans sa famille, n'ayant plus ses élèves et ne pouvant vivre sans instruire, il se prit à faire l'éducation de ses nièces; il fut enchanté de leur application, et se félicita jusqu'à ses derniers jours de leurs progrès toujours croissants.

Il trouvait des charmes indicibles dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité; mais entre tous les classiques, celui qu'il chérissait plus particulièrement était le *bon Lafontaine*. Il savait par cœur presque toutes ses fables; sans doute, qu'il avait retrouvé, dans la bonhomie, la finesse d'esprit et la simplicité du Fabuliste français, son propre portrait.

Il était grand amateur de recherches sur l'origine des mots et sur les rapports qui peuvent exister entre les diverses langues, tant anciennes que modernes;

car outre sa langue maternelle, il possédait les langues sauvages et l'hébreu. Le latin et le grec lui étaient familiers comme le français.

Pendant presque tout le temps de sa vie de professeur, Mr. McDonald demeura dans les Ordres Inférieurs du Sacerdoce, sans vouloir être promu à la Prêtrise. Sa modestie, la haute estime qu'il avait de la dignité sacerdotale l'empêchaient de consentir à son Ordination. Ce n'était pas la science ni la vertu qui lui manquaient, tout ce que nous venons de raconter le prouve suffisamment, mais il se défiait de ses propres forces, et il tremblait à la pensée d'assumer sur lui la redoutable responsabilité du salut des âmes. Il recula longtemps devant le fardeau qu'on voulait lui imposer, et il eut cette autre ressemblance avec beaucoup de saints. Saint François d'Assise ne voulut jamais consentir à être élevé à la Prêtrise, et demeura toute sa vie dans les humbles fonctions de Diacre; St. Vincent de Paul, à l'âge de plus de quatre vingts ans, disait que plus il réfléchissait, plus il regrettait d'avoir consenti à accepter un si grand fardeau, une dignité si sublime. Peut-être Mr. McDonald se ressouvenait-il de ces paroles de l'Apôtre de la charité, pour lequel d'ailleurs il avait un respect et un amour tout particuliers, car, disait-il, si je suis catholique, c'est à St. Vincent de Paul que je le dois; c'est lui qui dans nos temps de peines et de persécution nous a envoyés des missionnaires pour affermir nos pères dans la foi catholique; et là-dessus il se plaisait à calculer le temps qui le séparait de cette époque, car son aïeul avait connu ces missionnaires, et il se trouvait heureux de n'avoir été séparé d'eux que par deux générations. Après de longues sollicitations, il se rendit enfin aux désirs de son évêque, et se laissa ordonner à la condition néanmoins qu'il n'aurait point charge d'âmes.

Cependant les années commençaient à faire peser leurs poids, et Mr. McDonald après avoir, à l'exemple du vénérable l'Homond, consacré de longs jours à l'enseignement de l'humble classe de sixième, quitta le Collège et se retira dans sa famille, avec ses livres et ses goûts d'étude. Toujours gai, toujours aimable, toujours complaisant, il se plaisait à rendre tous les services qu'on lui demandait, s'occupant même de ministère malgré ses répugnances, dans le seul désir d'obliger les personnes qui s'adressaient à lui.

Dans de telles âmes, la mémoire du cœur ne se flétrit jamais; tout éloigné qu'il était de Montréal, il conservait toujours le plus affectueux souvenir des vénérables prêtres de St. Sulpice qui l'avaient reçu dans leur maison et qui l'avaient élevé.

"Ils m'ont recueilli lorsque j'étais encore tout *petit gamin*, répétait-il souvent dans son langage naïf, je leur ai voué une reconnaissance éternelle." Et pour satisfaire aux besoins de son cœur et aux désirs des Messieurs du Séminaire, chaque année il descendait à Montréal. Là, il retrouvait ses pères, ses frères, et plusieurs de ses élèves; il passait au milieu d'eux plusieurs semaines, honoré et aimé de tous; puis de là il se rendait à Boston, pour y revoir bon nombre de ses anciens disciples qui l'accueillaient comme un père, et auraient bien voulu le fixer pour toujours au milieu d'eux. Régulier, pieux et fervent jusqu'à ses derniers instants, ce bon prêtre ne manquait jamais de venir chaque année se joindre à ses confrères dans le sacerdoce pour consacrer huit jours aux exercices de la retraite spirituelle, y repasser ses années devant le Seigneur, et se renouveler dans l'esprit de ferveur, dont il n'avait jamais négligé les inspirations.

C'est dans le temps de l'accomplissement de ce

grand devoir, que les premiers coups de la mort vinrent le frapper; le six de septembre, il commença à ressentir les premières atteintes de sa dernière maladie; il se retira au Séminaire, prit son lit à l'infirmerie; il ne le quitta plus; mais il se félicitait de ce que Dieu lui avait fait la grâce de le conduire dans cette sainte maison pour y mourir en paix.

"Le Séminaire, disait-il, a toujours été pour moi une bonne mère, je suis heureux de mourir dans son sein."

La maladie fut courte mais douloureuse, et donna à tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher à ses derniers instants, l'occasion d'admirer sa patience et sa résignation. Au milieu des plus cruelles souffrances, il ne lui échappa pas un seul mot de plainte; bien plus, il n'avait pas de paroles assez affectueuses pour reconnaître les services qui lui étaient rendus.

Il reçut les derniers sacrements avec un calme et une piété qui touchèrent profondément tous les assistants. Il répondit à toutes les prières, même à celles des agonisants, et quand on en vint à ces paroles *fidem non negavi, je n'ai jamais nié ma foi*, ce fils de l'exil, ce martyr de la fidélité, rassembla le peu de forces qui lui restait pour se munir du signe de la croix, et par là confesser jusqu'au dernier instant, cette foi catholique à laquelle il avait tout sacrifié. Enfin, le treize du même mois, vers cinq heures du soir, il s'est endormi dans le Seigneur, entouré de ses frères, accourus près de lui, et de ses amis, qui ne l'ont point abandonné jusqu'à son dernier soupir.

Il avait témoigné quelque désir d'être enterré près de ceux avec lesquels il avait passé une grande partie de sa vie; on le lui avait promis de grand cœur, mais sa famille ne put consentir à demeurer privée de ses précieuses dépouilles; dès le lendemain de son décès ses frères firent transporter son corps dans le comté de Glengary, où il repose dans le caveau de sa famille au milieu de ses parents et de ses bien-aimés compatriotes.

Monsieur McDonald avait vécu comme un saint, il est mort comme un prédestiné. *Bienheureux ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur.*

1ere Inauguration du Cabinet de Lecture Paroissial,
LE 16 FÉVRIER 1857.

(Suite et fin.)

Après le discours des orateurs désignés pour s'adresser à l'assemblée, M. Cherrier fut appelé à parler. Voici la substance de ses remarques:

Si je n'avais pas si souvent reçu de la part de mes concitoyens des marques de leur bienveillance, je serais tenté de croire qu'ils veulent en ce moment exiger de moi un sacrifice d'amour propre, en me demandant de leur adresser la parole après d'aussi excellentes et d'aussi belles choses que celles qu'ils viennent d'entendre. En effet, M. le président et Messieurs, je ne saurais vous offrir une composition comme celle du vénérable supérieur de St. Sulpice, composition dans laquelle l'étendue des vues et la profondeur des pensées sont relevées par un langage également pur et élégant. Je ne puis non plus vous offrir cette parole spontanée, vive et animée des orateurs qui m'ont précédé et dont le son agréable retentit encore à nos oreilles. Encore moins puis-je vous présenter des observations aussi fines et des plaisanteries d'aussi bon goût que celles dont quelques-uns de

ces orateurs ont senté leurs remarques. Appelé à vous parler sans m'y être attendu, je me bornerai à vous faire part de quelques impressions que l'inauguration d'un Cabinet de lecture qui s'ouvre sous des auspices aussi favorables que celui-ci, est propre à faire naître. S'il y a sacrifice de ma part à parler, il y en aura probablement un plus grand de la vôtre à m'écouter. A vous la faute, à moi de rendre le sacrifice aussi léger que possible.

Dans la jeunesse, à cet âge où le souffle de la cupidité et de l'égoïsme n'a pas encore desséché les sentiments nobles et généreux qui fermentent dans le cœur du jeune homme, on s'enthousiasme facilement pour les libertés populaires. L'on se sent animé des mêmes sentiments que ce noble Polonais qui déclarait aimer mieux la liberté avec tous ses orages que le despotisme avec son calme morne. L'amour de la liberté s'identifie avec l'amour de la patrie et l'on voue le même culte à l'un et à l'autre de ces sentiments. Plus tard, lorsque l'âge vient refroidir l'ardeur de l'enthousiasme et la vivacité de l'imagination, on se trouve désabusé de bien des illusions. Ce n'est pas à dire cependant que les hommes éclairés abdiquent alors les idées élevées, les sentiments généreux qui excitent les peuples à maintenir leurs droits quand on en gêne l'exercice légitime, et à transmettre intact, aux générations à venir, cet héritage sacré.

Ce n'est pas à dire que l'homme sensé et réfléchi devienne l'ami d'un absolutisme, avant-coureur, souvent, d'orages politiques qui enveloppent dans le même naufrage, gouvernés et gouvernants; non, mais il se rappelle en même temps que si les peuples ont des droits à exercer, des libertés à conserver, ils ont aussi des devoirs à remplir, et que l'accomplissement de ces devoirs forme la garantie la plus solide, la sauve-garde la plus sûre de ces mêmes droits, qui ont autant à craindre de l'anarchie que du despotisme, témoin l'histoire de l'infortunée Pologne. Le citoyen désintéressé, le politique clairvoyant sent l'importance qu'il y a d'éclairer le peuple sur ses obligations et de lui en remettre souvent le tableau sous les yeux. Et cet enseignement salutaire, où les citoyens pourront-ils le puiser? Le prêtre qui, du haut de la chaire proclame les dogmes religieux et la morale sublime du christianisme, craindrait d'abaisser la majesté de la parole divine, en y mêlant des considérations d'intérêts humains, bien au-dessous de ces intérêts célestes, qui font les destinées futures de ses auditeurs. L'orateur sacré se trouve dans une sphère trop élevée pour s'arrêter à des considérations de ce genre. Il ne peut qu'annoncer d'une manière générale ces grands principes de justice et de morale qui obligent les sociétés comme les individus et assurent en même temps leur bonheur. Aux hommes politiques se trouve donc dévolu l'enseignement politique. Et où iront-ils asseoir leur tribune? Sera-ce dans les assemblées populaires convoquées pour objets politiques et souvent dans un but spécial? L'on sent que l'actualité des questions et des intérêts qui y sont discutés exclut l'idée d'un enseignement dégagé de tout esprit de parti, comme doit l'être celui dont je parle. Qui ne sait qu'au sein même des assemblées législatives, où se traitent des questions qui embrassent les intérêts de tous indistinctement, ceux qui les discutent, trop souvent animés de cet esprit de parti, ne savent pas toujours se garder d'exagération dans l'appui qu'ils donnent à une administration ou à une opposition. Ils se trouvent même quelque fois entraînés, à leur insçu, à caresser les préjugés populaires et à donner une fausse direction à l'opinion publique.

Le journalisme, ce besoin des sociétés modernes, le journalisme, autrefois objet de luxe pour quelques-uns, aujourd'hui objet de première nécessité pour tous; le journalisme dont on vient de vous donner une description si fidèle, si animée et si amusante tout ensemble; le journalisme dont il était si naturel de parler à l'occasion d'un cabinet de lecture, telle est la source et presque l'unique source où le peuple est convié à puiser l'enseignement qui doit l'éclairer sur ses besoins, ses droits et ses obligations. C'est le moyen le plus efficace, le plus rapide, de répandre un enseignement politique qui ne peut exercer une influence heureuse sur les intelligences qu'à condition de demeurer tout à fait étranger à l'exagération, à l'égoïsme et aux préjugés de ceux qui combattent dans l'arène politique.

Nous ne sommes pas ici appelés à discuter les avantages ou les dangers de la liberté de la presse, sujet délicat, problème qui, comme tous les problèmes politiques, ne peut recevoir une solution absolue et indépendante du temps, des lieux, des idées et des habitudes des populations ou de toutes autres circonstances auxquelles cette solution doit être subordonnée. Cette liberté existe dans notre Canada, et cela de fait, sans autres restrictions que celles que l'on a toujours jugé nécessaires d'y apporter dans les pays où elle règne avec le plus d'empire.

Cette liberté a donné naissance au journalisme tel qu'il existe aujourd'hui. Ajoutons qu'il est tellement en faveur, que les écrivains les plus célèbres ne dédaignent pas d'enrichir de leurs productions les journaux et les revues. Comme l'un d'eux le remarque, la littérature presque sortie des livres est entrée dans les journaux. C'est la faveur et la puissance attachées au journalisme qui peuvent en faire une source de beaucoup de bien, ou de beaucoup de mal. Un écrivain, journaliste éminent lui-même, n'hésite pas à dire que le journalisme catholique constituera pendant longtemps une véritable institution, consacrée à défendre les intérêts catholiques.

Que le journalisme, ici comme ailleurs, n'ait pas été exempt d'abus c'est ce qu'on est forcé d'admettre.

La presse n'a pas toujours discuté d'un point de vue assez élevé, les grands intérêts d'une société, libre comme la nôtre. Je dirai même que trop souvent elle s'est inspirée de l'esprit de parti et a servi d'organe aux passions qui en sont inséparables. Pour être justes, rendons hommage au talent déployé par quelques journalistes, quand il s'est agi de défendre contre l'injure et le sarcasme, des croyances chères à leurs concitoyens, ou de flétrir ces doctrines subversives de l'ordre social qui désolent les sociétés européennes et envahiraient la nôtre, si elles ne rencontraient aucun obstacle de la part de ceux qui ont la mission de les combattre.

Si le journalisme a des dangers, le remède propre à les prévenir ou du moins à les diminuer, se trouvera dans une institution comme celle-ci. Le cabinet de lecture dont nous faisons l'inauguration, offrira un recueil nombreux de journaux, écrits sous diverses inspirations, et appartenant à diverses nuances d'opinions politiques; mais respectant toujours ce qui doit être respecté dans une société religieuse et catholique. Le champ des questions, laissées à la libre discussion d'après les principes d'une telle société, est assez vaste pour que plusieurs de ces journaux, en les discutant, offrent le modèle d'une polémique d'où le talent n'excluera pas les règles de l'urbanité et du bon goût. On y verra des questions du plus haut intérêt, et ayant rapport aux principes les plus essen-

tiels de l'ordre social examinées et discutées par des publicistes et des écrivains du premier mérite. Ce sont de semblables lectures qui élèvent les idées d'un peuple et en épurent les sentiments.

Nous devons compter encore pour le perfectionnement du journalisme en ce pays, sur deux journaux qui viennent de faire leur apparition, l'un dans le monde littéraire, celui de *l'Instruction Publique*; l'autre dans le monde religieux et politique, le *Courrier du Canada*.

Il suffit que la rédaction du premier soit surveillée par l'honorable surintendant de l'éducation pour qu'on augure favorablement de l'influence qu'il est destiné à exercer sur notre belle langue; elle ne peut être que salutaire. On doit s'attendre aussi que sa plume facile et élégante y déposera de temps à autre quelques-unes de ces pensées heureuses, de ces observations fines, de ces appréciations exactes que l'on rencontre dans ses autres productions et qui lui ont valu les éloges de littérateurs éminents d'Europe, admirateurs, comme nous, de son talent distingué d'écrivain et d'orateur.

Ce journal restera nécessairement étranger à toute espèce de polémique, si ce n'est celle qui a pour objet de repousser des attaques injustes ou des doctrines funestes qui tendraient à vicier l'enseignement public, et à le détourner du but qui lui est assigné dans toute société chrétienne.

Pour le *Courrier du Canada*, il sera consacré à la discussion de toutes les questions politiques et religieuses, qui surgissent au sein d'une société constituée comme la nôtre. Quelle noble mission que celle de discuter de semblables questions et de le faire en se dépouillant des passions qui agitent cette société! Qu'elle est bien remplie cette mission, quand celui qui s'en charge, se propose de n'apporter, dans la lutte qu'il est appelé à soutenir d'autres armes, que celles du raisonnement, d'autre passion que celle du bien public, d'autre ardeur que celle d'un patriotisme éclairé.

J'admire le dévouement du missionnaire, qui laisse sa patrie, sa famille, pour aller porter chez des nations ignorantes et barbares, avec la foi, les bienfaits de la civilisation; mais je n'admire pas moins celui du citoyen qui, au milieu d'une société civilisée, et au risque de froisser des affections qui lui sont chères, ou d'exciter des passions haineuses, prend, la généreuse résolution, de s'élever contre les vices qui la corrompent, et consacre à cette noble tâche, l'intelligence et le talent dont la Providence l'a doué. C'est véritablement là l'apostolat laïque dont nous a parlé dans son éloquente composition le vénérable supérieur du Séminaire. Cette mission illustre les Rédacteurs du *Courrier du Canada* sauront la remplir; leur dévouement nous en est un sûr garant. Si les fautes de ceux qui gouvernent sont signalées dans leur journal, les préjugés et les passions populaires n'y seront pas caressés. Le peuple y apprendra que les abus et la corruption dont il se plaint, ne doivent pas toujours être attribués exclusivement à l'ambition et à la cupidité des dépositaires du pouvoir: que ces abus sont trop souvent tolérés et encouragés par ceux qui, en dehors du pouvoir, se flattent d'en recueillir quelques avantages: qu'enfin l'observation des règles de la justice et de la morale est aussi obligatoire pour ceux qui sont gouvernés que pour ceux qui gouvernent. Qui pourrait ne pas s'intéresser aux succès d'écrivains, qui dès leur début dans la carrière font naître de semblables espérances?

La modération remarquable avec laquelle ils ont

répondu à des attaques grossières, offre un exemple assez rare dans la polémique des journaux, et digne d'être suivi par tous ceux qui tiennent à conserver la réputation d'urbanité justement acquise à nos compatriotes.

Dans une réunion comme celle-ci où l'on vous a parlé si éloquemment des charmes de la littérature et de l'influence qu'elle exerce sur le caractère national d'un peuple, il était tout naturel que le mot de *nationalité*, ce mot qui remuera toujours puissamment les fibres du cœur de l'homme, attaché au sol qui l'a vu naître, vint se placer sur les lèvres de l'orateur. Et qui songerait à blâmer ce sentiment, puisque la nationalité n'est pas un fruit artificiel, mais un don de Dieu même, suivant la remarque d'un écrivain. Et ce don de Dieu par l'entremise de qui l'avons nous reçu? Permettez-moi de vous le rappeler en terminant cette allocution déjà trop longue. Nous le tenons, nous citoyens de Montréal, de la libéralité de ses fondateurs, de la générosité de cette Congrégation célèbre de St. Sulpice, qui a colonisé l'Isle de Montréal au prix de tant de sacrifices.

Quels sont les éléments les plus essentiels de la nationalité? La *religion*, la *langue* et le *sol*. Soit que la force brutale arrache ces biens à un peuple, ou qu'il s'en dépouille volontairement, la vie nationale s'éteint chez lui pour ne plus revivre. Et qui nous a dotés de ces éléments précieux de nationalité?

La *Religion*! Elle a été enseignée et prêchée à nos ancêtres par les vertueux prêtres de St. Sulpice, qui pendant longtemps se sont partagés la desserte des paroisses de l'Isle, et ont contribué autant par les vertus chrétiennes dont ils donnaient le spectacle journalier que par leurs prédications, à répandre, à nourrir et à fortifier le sentiment religieux.

Le *Sol*? Nous le tenons également des Seigneurs de l'Isle qui l'ont distribué moyennant une rente modique à des colons souvent pauvres. Que de sacrifices il leur fallut faire; que de sommes énormes il leur fallut dépenser pour protéger ces colons contre la fureur des hordes sauvages, toujours prêts à envahir et à ensanglanter leurs foyers? On ne saura bien l'étendue de ces sacrifices que par l'histoire de la colonisation de l'Isle de Montréal. Puisse l'auteur de l'histoire de quelques-unes de nos maisons religieuses, productions historiques si intéressantes pour notre ville, nous donner aussi bientôt celle de l'Isle de Montréal et de sa colonisation.

La *Langue*? C'est encore à la même société que nous devons l'établissement du seul collège qui ait existé à Montréal jusqu'à une époque assez récente; la seule institution où l'on fit des études classiques propres à conserver la pureté de notre langue et à nourrir le goût des lettres; institution d'où sont sortis tant de sujets distingués qui ont honoré les professions qu'ils ont embrassées.

On a dit qu'on ne devait pas désespérer de notre nationalité. Non, sans doute, si, surtout, notre population cultive les vertus, qui en sont les plus fermes appuis: or parmi ces vertus, la reconnaissance doit tenir un des premiers rangs. Un écrivain a dit que l'ingratitude est le dernier degré de la corruption. Elle l'est pour les peuples comme pour les individus. Gardons-nous d'un vice qui flétrirait le caractère national. Du reste en saisissant cette occasion si opportune d'offrir ce témoignage de reconnaissance à une maison dont les membres qui la composent, ajoutent de nouveaux bienfaits à ceux de leurs prédécesseurs, je suis bien sûr de n'avoir exprimé que les sen-

timents qui nous animent tous en commun, nous citoyens de cette ville favorisée.

Nous n'oublierons pas non plus que c'est, grâce à l'activité et à l'énergie du vertueux ecclésiastique qui préside à l'œuvre de bons livres, que nous devons l'accroissement de cette œuvre éminemment civilisatrice, et l'ouverture d'un Cabinet de lecture où nous pouvons nous initier à la connaissance de tout ce que le monde européen offre d'intéressant sous le triple rapport de la religion, des sciences et des arts.

Discours prononcé par le Rev. Messire Laroque, Curé de St. Jean Dorchester, dans l'Eglise Paroissiale de Montreal le 24 Juin 1851, jour de la St. Jean Baptiste.

Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob! et tentoria tua, Israël! Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! et que vos pavillons sont magnifiques, ô enfants d'Israël! Nomb. XXIV—4.

Israël sorti de la capitale d'Egypte, s'avancé lentement à travers les sables du désert, accomplissant ce voyage mystérieux de quarante années, qu'il eut pu achever en quelques mois, je pourrais même dire en quelques semaines, si sa marche n'eût été ralentie par une volonté irrésistible de la Providence, qui, avant de le mettre en possession de la terre promise, avait résolu d'éprouver sa foi, son courage et sa persévérance. Pendant ce long pèlerinage, les enfants de Jacob eurent bien des obstacles à surmonter; et beaucoup d'ennemis à vaincre. Mais forts de l'appui de Dieu, tant qu'ils lui restèrent fidèles, ils eurent toujours le bonheur de sortir triomphants de la lutte. En vain, les rois des pays d'alentour se coalisaient pour les écraser! En vain ils appelaient à leur secours jusques aux devins, pour employer contre Israël les armes spirituelles de l'imprécation et de la malédiction! Le peuple de Dieu poursuivait glorieusement sa route; et un prophète appelé pour maudire, répandait malgré lui des bénédictions et prodiguait des éloges. Balaam, du haut de la montagne où l'avait fait monter Balac, pour que tout Israël fût en quelque sorte à la portée de l'anathème qu'il voulait faire prononcer contre lui, voyant l'ordre, la discipline des douze tribus rangées sous leurs étendards; apercevant Aaron, prince des prêtres, qui prie au milieu du peuple, pendant que Moïse, ce législateur selon l'esprit de Dieu, commande et gouverne, Balaam est ravi hors de lui-même, et s'écrie: *que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! et que vos pavillons sont magnifiques, ô enfants d'Israël!* Et puis au lieu d'anathèmes, ce sont des prières et des bénédictions qui sortent de sa bouche, et vont se répandre sur le champ d'Israël! Ce ravissement, cette admiration qui saisissent le prophète, pendant qu'il contemple les enfants de Jacob dans le désert; qui pourrait s'empêcher de les éprouver, mes chers frères, à la vue de l'ordre, de la pompe, et de la religieuse majesté que vous aimez à déployer à l'occasion de notre fête nationale? Et ce que je ressens en ce moment, m'assure que s'il se trouve, en ce jour, sur le passage de votre solennité, quelque spectateur, étranger à l'origine qui vous distingue, à l'esprit qui vous pénètre, et aux motifs que vous animent, lui aussi, quelles que puissent être ses dispositions envers vous, s'il se donne seulement la peine de s'arrêter pour vous observer un instant, il sera forcé de vous admirer et de s'écrier en même temps, comme le prophète à la vue des enfants d'Israël: *Quàm pulchra, tabernacula, Jacob; et tentoria*

tua, Israël! En effet, quel spectacle! quelle beauté de décorations, d'ordre et de discipline, en votre fête St. Jean-Baptiste! Quelle imposante assemblée, que celle où l'on voit les hommes de tout état, de toute condition, de tout âge qui forment le peuple, héritier du peuple de Juda, et qui peut, comme lui, s'appeler le peuple de Dieu, réunis et confondus ensemble dans le temple saint, au pied des autels, leurs pontifes, ou leurs prêtres avec eux, pour venir rendre hommage à leur nationalité et à leur foi! Comme les enfants de Jacob, il a bien, ce peuple quelques combats à soutenir, quelques obstacles à vaincre! Mais périra-t-il dans la lutte? Non! Non! jamais! Lui aussi, tant qu'il sera fidèle à Dieu, qu'il marche en assurance dans l'espace de désert sans bornes et sans horizon encore bien marqués, où comme un autre Israël, il se trouve engagé avec tout ces intérêts nationaux! La main de Dieu le fera arriver à quelque terre promise, peut-être ni moins belle, ni moins riche, ni moins abondante, que celle vers laquelle cheminaient les enfants de Jacob, et dont ils n'entrèrent en possession qu'après avoir longtemps souffert et combattu!!!

Je suis étranger à votre ville, M. C. F! mais je ne suis point étranger aux Canadiens, aux Jean-Baptistes, mes compatriotes!! Et c'est par une sympathie bien naturelle, que j'éprouvais tous ces sentiments en vous voyant, il y a quelques instants, envahir les portes de cette splendide et magnifique basilique, avec vos longues files de processions non moins splendides ni moins magnifiques, pour vous presser autour des autels, implorer la victime sainte du sacrifice de vous bénir pour le temps comme elle vous bénit pour l'éternité! Heureux peuple, qui, malgré les erreurs et les impiétés si nombreuses de notre siècle, savez encore comprendre et goûter ces belles paroles sorties de la bouche d'un écrivain célèbre: "Chose admirable! la religion qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci!" Ah! mes chers frères, je me souviens encore de la profonde impression que fit sur vous cette vérité sociale et chrétienne, lorsqu'il y a quelques années, un compatriote, un prêtre (1) qui n'est plus, à l'occasion de la solennité qui vous réunit aujourd'hui, vous la développait dans un éloquent discours que votre esprit de foi accueillit avec une bien grande avidité, comme j'en fus moi-même alors témoin! Et c'est parce que je sais que les auditeurs qui environnaient alors cette chaire d'où il vous parlait, et d'où j'ai l'honneur de m'adresser à vous en ce moment, sont encore aujourd'hui les mêmes, que je nie suis décidé à céder aux instances de l'amitié, et à venir parler en Jean-Baptiste aux Jean-Baptistes! Vous me comprenez, mes chers frères, car c'est mon cœur qui parle aux vôtres! Et dans ce beau jour, quel bonheur je goûte à pouvoir vous rendre ici le consolant témoignage, que malgré quelques tristes exceptions, les Canadiens ont toujours été et seront toujours sincèrement attachés à leur religion? Non! jamais ils ne seront assez malheureux pour fermer les yeux au flambeau de la foi qui les éclaire, pour leur indiquer la seule véritable route, qui les puisse conduire au bonheur de l'éternité; mais ils ne sauraient non plus fermer les yeux de leur intelligence et de leur cœur, sur une autre vérité; c'est qu'indépendamment des bienfaits spirituels qu'ils reçoivent ou qu'ils attendent de la religion, ils lui sont encore redevables des services et des bienfaits temporels les plus signalés. C'est de cette dernière

(1) M. Hudon, Vic.-Gén. et Chanoine du diocèse de Montréal. (Voir ce discours dans le même numéro de l'*Eclio*, page 42.)

réflexion que j'ai l'intention de tirer principalement la matière de notre entretien, mes chers frères !

Il semblera peut-être que j'aurais dû choisir un autre sujet; m'appliquer, par exemple, à étaler à vos yeux et à proposer à votre imitation, les sublimes vertus de notre saint patron, le plus grand des enfants des hommes, selon l'oracle et l'éloge sorti de la bouche de J.-C., lui-même.

Mais j'ai cru que réunis en famille comme nous sommes, il y aurait plus d'utilité réelle à nous entretenir de quelque trait ou intérêt de famille, propre à resserrer d'avantage les liens qui nous unissent, puisque c'est spécialement le but que l'on s'est proposé, en donnant, depuis quelques années, à notre fête nationale, une solennité et une extension qu'elle n'avait point auparavant.

O Dieu, qui êtes témoin de la pureté de mes motifs et de mes intentions; qui savez que je ne parle en ce moment, que pour remplir un devoir d'affection et d'obéissance, donnez à toutes mes paroles l'onction sainte de votre divine charité, afin qu'elles arrivent au cœur de vos enfants canadiens, toutes pénétrées du sentiment qui les a inspirées au mien.

J'ai dit que je viens parler en Jean-Baptiste aux Jean-Baptistes, c'est-à-dire, mes chers frères, que j'ai compté sur l'esprit de foi et de religion qui distingue mes compatriotes, et que je me propose de leur parler avec cette sainte liberté dont usait notre glorieux patron, lorsqu'il reprenait le roi Hérode, et lui disait: *Non licet. Cette chose ne vous est pas permise.* Et Hérode, parce qu'il connaissait le motif qui animait le saint précurseur, l'écoutait volontiers; *libenter eum audiebat.* (St. Marc VI.) Vous aussi mes chers frères, vous m'écoutez volontiers; car vous connaissez mon motif et mes intentions; et comme je ne viens point aujourd'hui prêcher de ces vérités dogmatiques, auxquelles il faut nécessairement croire et adhérer pour garder son caractère d'enfant de l'église; mais que je viens purement et simplement faire en votre présence des considérations et des appréciations, qu'il vous sera libre d'admettre ou de rejeter, selon que vous trouverez qu'elles sont ou ne sont point fondées en raison, ou en sentiment, si vous ne me donnez point vos suffrages et votre approbation, vous me garderez du moins votre charité.

Et d'abord, que s'est-on proposé, mes chers frères, en établissant l'Association St. Jean Baptiste? Selon la déclaration solennelle et authentique des associés, telle qu'on la lit au petit livre des *Statuts et Règlements*, les fins les plus louables, je pourrais dire les plus nationales, ont inspiré l'idée de cette association. Unir tous les Canadiens entr'eux: leur procurer l'occasion de se bien connaître pour mieux fraterniser; procurer par toutes les voies possibles leurs intérêts nationaux; voilà quelques-uns des dignes motifs et des nobles sentiments, qui animaient ceux qui, les premiers conçurent l'heureuse pensée de former tous les Canadiens en association, à propos de la solennisation de cette fête.

En effet, si quelque chose nous est nécessaire pour rester ce que nous sommes, *Canadiens*, selon l'acception ordinaire du mot, et nous pousser un peu dans la voie du progrès, c'est l'union entre nous; cette union qui fait partout la force, selon une vérité presque triviale à force d'être devenue commune?

Car, divisons-nous aujourd'hui; et que serons-nous devenus demain? Valets, prolétaires ou étrangers sur le sol qu'avaient défriché nos pères, pour nous en laisser l'héritage; tel serait bientôt notre état, notre condition, si l'union ne faisait de nous de vrais Jean-

Baptistes. Divisés, désunis, les populations qui nous environnent ou vivent avec nous, nous auraient bientôt engloutis dans leur nombre, et rendus les serviteurs de leur industrie, et de leur esprit d'entreprise.

Mais, j'ai peut-être besoin de le dire ici? À Dieu ne plaise qu'aucune de mes réflexions puisse vous laisser croire qu'en vous parlant de l'union qui doit nécessairement exister entre nous, et de ce qui se rattache à nos intérêts canadiens, je veuille vous inspirer préjugé ou méfiance, contre ceux qui n'appartiennent ni à notre origine, ni à notre croyance. Par une disposition arrêtée de la Providence, la terre du Canada se trouve aujourd'hui partagée entre des hommes de bien des croyances et de bien des origines différentes, qui semblent aussi avoir bien des intérêts différents! Tous ces hommes sont cependant aujourd'hui un même peuple, et par conséquent strictement obligés de s'unir pour adopter les moyens les plus propres à procurer l'avancement de leur commune patrie, et de chercher de bon compte et de bonne foi, à appuyer sur les bases et les fondements solides des vrais principes, l'édifice social qu'ils sont appelés à ériger et à maintenir en commun. Égalité dans la loi: égalité de droits publics et politiques: égalité dans la distribution de la justice et des faveurs de l'autorité; voilà ce que j'envisage comme les droits de chaque citoyen du pays, indépendamment de sa croyance et de son origine.

Mais d'après cela, devra-t-il être interdit à l'Anglais, à l'Irlandais, ou à l'Écossais, dont le Canada est aujourd'hui la patrie, de chercher à garder dans ses mœurs et ses coutumes ce qui le rattache à son origine? Non, assurément! parce que cela n'est point incompatible avec ses devoirs et sa position de citoyen. Personne donc ne saurait nous blâmer, si nous aussi, fiers de notre origine canadienne, et de nos usages et habitudes de famille qui nous sont venus avec elle, nous prenons tous les moyens possibles pour les conserver! Je dis que nous sommes fiers de notre origine canadienne; et je dis de plus que nous avons droit de l'être. Le peuple dont le sang coule dans nos veines, quoiqu'il ait comme tous les autres peuples, ses imperfections et ses défauts, est cependant un peuple assez grand, pour être respecté du monde entier! Et ce n'est pas parce que je suis en ce moment dans une position où l'on ne saurait ni m'attaquer ni me répondre, que je repousse de toutes mes forces, l'espèce de dédain si souvent jeté sur ce continent aux descendants des fils de la France; mais c'est parce que j'en sens toute l'injustice; et que cette injustice m'émeut! Permis à ceux qui ont une autre origine de vanter leur supériorité en industrie et en progrès matériels; il ne serait pas possible de la leur contester. Je souhaite seulement que sous ce rapport nous puissions les imiter et les égaler! Mais ces avantages sont-ils de nature à procurer seuls le bonheur, et à établir une prééminence que rien ne puisse compenser? Je le nie: car l'homme n'est pas simplement un être corporel; il est aussi une intelligence dont la vie ne se soutient pas par les jouissances matérielles, qui ne rassasient jamais ceux qui les recherchent et les possèdent; et qui laissent toujours au cœur un vide que rien ne peut combler! Interrogez, s'il le faut, pour vous convaincre de cette vérité, ce millionnaire à qui son million annuel ne suffit pas, et qui dans sa soif de bonheur, quand il a épuisé pour l'étancher des sommes presque incroyables, et bien au-dessus de ses immenses revenus, se trouve encore plein de désirs comme auparavant! sa réponse vous expliquera bien clairement le sens de ces paroles du

Sauveur : *Non in solo pane vivit homo*, l'homme ne vit pas seulement de pain ! Pour qu'il vive véritablement, il lui faut quelq' autre chose. Et ce quelq' autre chose qu'il lui faut, pour qu'il ait la véritable vie : c'est, pour un individu, le repos du cœur, la paix de l'âme, les affections pures de la famille, la nourriture saine des croyances et des pratiques religieuses : pour un peuple, ce sont des mœurs douces et paisibles, des rapports de société pleins de bienveillance et d'urbanité, des procédés marqués au coin de la justice et de l'honnêteté ; une disposition générale à fraterniser et à se considérer les uns les autres comme ne formant qu'une grande et même famille, et surtout un véritable esprit de religion. Ce sont là les seules conditions qui rendent le bonheur possible pour les individus, comme pour les peuples. Otez leur ces sources du bien-être moral, tout le reste n'est plus que vaine utopie, mensonge et déception. Et je demande si, sous ces deux différents rapports, le Canadien a beaucoup à envier aux individus, ou aux peuples d'une origine différente de la sienne ?

Quoi de plus heureux qu'un vrai Canadien, ou un vrai Jean-Baptiste, dans l'intérieur de sa famille ? qui goûte plus de repos et de paix que lui ? A qui est-il donné de trouver dans sa femme et ses enfants, des affections plus vives, plus pures et plus sincères ? Qui a des mœurs publiques plus douces et plus paisibles que les siennes ? Qui est plus aimable et plus bienveillant que lui, dans ses rapports de société ? L'honnêteté et la justice proverbiales de nos pères, n'ont-elles pas été l'héritage de leurs enfants ? Le Canadien qui en rencontre un autre, ne croit-il pas toujours et partout, rencontrer un frère ? Le Canadien ne possède-t-il pas, autant qu'une nation quelconque sous le soleil, ce que l'on peut appeler l'éducation ou la culture du cœur ? Son intelligence n'est-elle pas passablement initiée aux beautés des arts et des sciences ? Il faut donc convenir qu'en fait de bonheur réel, qui consiste dans les jouissances morales, sensibles et intellectuelles, la Providence a été, pour le moins, aussi libérale envers nous qu'envers aucun autre peuple ! Et il me semble que c'est une belle compensation pour les quelques avantages matériels que nous n'avons point, à la vérité, mais dont après tout, il ne tiendrait qu'à nous de nous trouver bientôt en possession. Il ne faudrait pour cela qu'une volonté déterminée ; de l'union et quelques sacrifices. Il est vrai que j'entends ici un certain cri de malaise, poussé par quelques-uns de mes compatriotes ! Mais examinez d'où il part ? avec un peu d'attention et de calme, je me trompe étrangement si bientôt vous ne découvrirez pas qu'il vient de quelque défaut d'activité, de persévérance, ou d'énergie ; peut-être, de quelque vice, ou de quelque ambition déçue ! Oui, avec de la vertu, du travail actif et persévérant, le Canadien, de quelque état ou condition qu'il soit, trouvera toujours dans sa position sociale respective, une somme de bien-être suffisante, pour tout homme qui n'a pas oublié que la vie présente n'est qu'un voyage en pays étranger, où ce serait folie de vouloir se constituer une cité permanente ; et qui conformément au précepte de l'Évangile, cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

(A Continuer.)

Il y a quelques jours seulement, la salle Victoria, (place du marché à foim) était parée de fruits et de fleurs : l'horticulture y avait réuni ses plus gracieux produits. Nous ne vous redirons pas toutes ces merveilleuses fantaisies de la nature, parure naturelle de nos salons comme de nos jardins : nous pensons cependant, faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant l'article suivant sur la culture des fleurs chez tous les peuples du monde. C'est une espèce de bouquet cueilli par l'érudition et qui comprend, dans leur mille variétés, des fleurs de tous les climats.

DE LA CULTURE DES FLEURS

CHEZ TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

Il est certain que la culture des fleurs remonte aux premiers âges du monde, en sorte que l'on peut dire sans craindre de se tromper, qu'aussitôt qu'il y eut sur la terre une famille, une prairie, un arbre, un ruisseau, on commença d'aimer les fleurs et de les rechercher. L'Écriture Sainte est d'ailleurs bien formelle à ce sujet, puisqu'elle nous dit que l'homme fut placé dans le paradis terrestre pour le cultiver et le garder. Et, du reste, nous ne devons pas nous en étonner, car il n'est certainement pas de jouissance plus noble et plus indépendante que celle-là, et vers laquelle on tend plus constamment au milieu des agitations d'une vie tumultueuse, et dans la carrière même de l'ambition. Et en effet, voyez les hommes que les emplois éminents de la société retiennent au sein de nos villes, tous veulent, pour ainsi dire, toujours trouver auprès d'eux une image de la campagne ; tous rassemblent dans leurs jardins les beautés de la nature ; presque tous cultivent les plantes pour se délasser des travaux de l'esprit, et cet amusement simple et rustique leur semble de beaucoup préférable aux distractions que le luxe pourrait leur offrir. Ah ! c'est que les fleurs sont une des sources les plus fécondes de nos plaisirs, c'est qu'elles nous procurent des jouissances longtemps continues et toujours également puissantes sur nos sens et notre imagination.

C'est dans les contrées méridionales que l'on a toujours eu beaucoup de goût pour les fleurs, et c'est assez naturel ; car la douceur du climat en fait naître un plus grand nombre dans les campagnes, en rend la culture beaucoup plus facile et dispose bien mieux les habitants à faire plus de cas des sensations agréables qu'elles procurent. Les Grecs surtout les aimaient passionnément. Théophraste nous apprend qu'ils cultivaient les roses, les giroflées, les violettes, les narcisses, les iris, etc., etc., et nous lisons dans Aristophane, qu'à Athènes on portait tous les jours au marché des corbeilles de fleurs qui étaient enlevées à l'instant. C'est là que l'on voit s'engager un combat charmant entre Pausias, célèbre peintre de Sicione, et la bouquetière Glycéra ; c'était un grand plaisir, au rapport de Plin, de voir combattre l'ouvrage naturel de Glycéra contre l'art de Pausias, qui finit par la peindre elle-même, assise et faisant un chapeau de fleurs. On voit encore par les écrits des philosophes, des poètes et des historiens que dans toute la Grèce on faisait un usage continu de fleurs ; que non seulement elles étaient comme aujourd'hui, la parure de la beauté, l'ornement de l'autel des dieux, mais que les jeunes gens s'en couronnaient dans les fêtes, les prêtres dans les cérémonies, les convives dans les festins. Des faisceaux de fleurs couvraient les tables ; des guirlandes de fleurs étaient suspendues aux portes dans les circonstances heureuses, et ce qui est le

plus remarquable et le plus étranger à nos mœurs, les philosophes eux-mêmes portaient des couronnes, et les guerriers en paraient leurs fronts dans les jours de triomphe, car les couronnes devinrent bientôt le prix et la récompense des talents, de la vertu et des grandes actions.

Le goût et la culture des fleurs passèrent des Grecs chez les Romains. Dès les commencements, ceux-ci, étrangers à tous les arts d'agrément, ne s'occupèrent pas beaucoup de ces aimables productions de la nature. Sous les rois et dans les premiers temps de la république, leurs jardins ne contenaient que des plantes passagères dont le soin était confié à la mère de famille; mais lorsque le luxe commença à s'introduire chez eux, ils prirent pour les couronnes une passion si vive, qu'on crût nécessaire de la réprimer par des lois, et l'usage des couronnes fut sévèrement défendu à ceux qui n'en avaient pas reçu le droit, ou par leur place ou par une concession particulière des magistrats. Quelques actes de rigueur n'empêchèrent point cependant que ces lois fussent éludées sous divers prétextes et enfin totalement oubliées; de sorte que ce qui était une distinction, devint dans la suite une parure générale; les hommes les plus élevés en dignité ne craignirent point d'afficher cet appareil d'élégance et de luxe qui répugnait au caractère d'une nation belliqueuse, et Cicéron dans sa troisième harangue contre Verrès, reproche à ce proconsul d'avoir parcouru la Sicile dans une litière, assis sur des roses, ayant une couronne de fleurs sur la tête et une autre à son cou. Sous ceux des successeurs d'Auguste qui furent la honte de leur siècle par leurs débauches, comme ils étaient la terreur des gens de bien par leur cruauté, le goût fit place à la profusion et le luxe des fleurs fut porté jusqu'à la folie. On les voyait changer jusqu'à trois fois de couronnes dans un seul repas; ils disaient qu'un chapeau de roses rafraichissait la tête et préservait des fumées du vin. Mais bientôt, voulant jouir d'une double ivresse, ils ne se contentèrent plus d'en faire des couronnes et des guirlandes, qui du moins présentaient des idées gracieuses, ils voulurent encore les entasser autour d'eux, de manière à produire l'effet qu'elles étaient destinées à prévenir, et l'on vit Héliogabale, faisant joncher de fleurs les plus rares ses lits, ses appartements, et les portiques mêmes de son palais.

Les fleurs furent toujours beaucoup plus recherchées en Egypte, en Syrie, en Perse et dans l'Asie Mineure qu'en Europe. Les anciens Egyptiens furent surtout vivement passionnés pour elles. A l'exemple des Grecs, ils en faisaient des couronnes auxquelles ils attachaient un grand prix. Amasis, simple particulier, en ayant offert une au roi Partamis, ce prince fut tellement enchanté des fleurs qui la composaient, qu'il voulut connaître celui de qui il avait reçu ce présent; il lui accorda d'abord son amitié et lui donna ensuite le commandement de ses armées; ce qui conduisit Amasis sur le trône d'Egypte. C'est ainsi qu'un trône fut le prix d'une simple guirlande.

Les Syriens étaient si passionnés pour les fleurs que le roi Antiochus, pendant l'hiver qu'il passa à Chalcis, dans l'île d'Eubée, en faisait venir à grands frais des contrées les plus éloignées.

La culture des plantes d'agrément ne fut pas moins en honneur chez les Perses; mais on s'y livra dans des vues plus sages. Nous voyons en effet dans l'économique de Xénophon que le jeune Cyrus faisait ses délices du jardin qu'il avait à Sardes, que lui-même en avait ordonné la distribution et qu'il avait

planté plusieurs arbres de ses propres mains. Ce goût des Perses pour les jardins subsiste encore aujourd'hui. Leur plus grand plaisir, dit Kœmpher, est de se retirer dans les jardins, d'en faire construire de nouveau jusque dans les lieux les plus écartés et les moins fertiles, d'en tracer eux-mêmes le plan et d'en diriger la culture. Outre les arbres fruitiers on y voit beaucoup d'arbres d'ornement et des parterres de toutes sortes de fleurs; les roses y sont en grande abondance. Quant aux arbres d'ornement, les principaux sont le gannier, trois espèces de jasmins, les rosiers de Chine, l'olivier de Bohême et les saules de Perse appelés *bidsmick*, dont les chatons sont très-odorants.

Les anciens habitants des rives de l'Indus et du Gange avaient pour les fleurs beaucoup plus de goût encore que les Egyptiens, les Perses et les Grecs. Plusieurs plantes étaient consacrées, chez eux, par la religion et destinées particulièrement à ses cérémonies; quelques-unes étaient même regardées comme l'habitation des nymphes et des sylphides. On leur rendait une sorte de culte, et le soin d'arroser ces plantes de prédilection était la principale occupation des jeunes vierges élevées dans la retraite des brames. Les fleurs qui n'étaient point réservées pour des usages religieux, étaient employées à faire des couronnes et des guirlandes; et, ce que nous n'avons pas vu chez les Grecs, on réunissait dans les parterres les fleurs auxquelles on attachait le plus de prix.

En avançant vers l'Orient, nous trouvons que les Chinois et les Japonais ont toujours eu pour les jardins une passion excessive; les fleurs leur plaisent à tel point qu'ils en retracent l'image sur leurs vases, sur leurs étoffes et sur les papiers dont ils décorent leurs appartements. Ils ont même un alphabet composé entièrement avec des plantes et des racines. On lit encore sur les rochers d'Egypte, les anciennes conquêtes de ces peuples, exprimées avec des végétaux étrangers. Ces peuples ont conservé leurs antiques usages, ils sont encore ce qu'ils furent dans tous les temps. La difficulté de pénétrer dans leur pays est cause que nous ne connaissons la plupart de leurs plantes d'ornement que par leurs peintures brillantes, mais incorrectes. Plusieurs cependant sont arrivées jusque chez nous à diverses époques, comme la reine-marguerite, le clerodendrum, l'hortensia, le camellia, etc., etc.

Les Gaulois et les anciens peuples du Nord ne s'occupaient point de la culture des fleurs. Ce goût ne s'introduisit chez eux que lorsque la civilisation eut fait des progrès; lorsque la guerre ne fut plus l'unique profession des hommes libres, lorsqu'enfin le commerce et les expéditions lointaines eurent établi des relations avec l'Orient. Charlemagne ne négligea rien pour appeler autour de lui les sciences et les beaux-arts qui adoucissent les mœurs, pour encourager l'agriculture et favoriser les plantations. Il aimait les jardins, et dans un de ses *capitulaires*, il veut que l'on cultive un grand nombre d'arbres et de plantes, parmi lesquelles nous remarquons le lis et la rose. Pendant toute la durée du moyen-âge, la culture des fleurs fut presque entièrement abandonnée; on eût dit que pendant ces temps de dévastations et de barbarie, la terre semblait resserrer son sein et n'accorder qu'à regret aux hommes cruels une subsistance mal assurée. Mais à la fin du quinzième siècle, il y eut un élan général, grâce aux longs travaux des botanistes; des jardins botaniques furent créés presque partout, les voyages devinrent aussi plus fréquents et plus lointains. Belon parcourait la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte dont il envoyait

les plantes aux jardins de l'Europe et au célèbre Clusius. Rauwolf voyageait aussi pour la botanique dans les mêmes pays et jusqu'en Perse ; Alpinus séjourna au Caire, comme consul vénitien, et préparait son livre célèbre sur les plantes de l'Égypte.

D'un autre côté les Portugais avaient doublé le Cap ; Colomb avait découvert un nouveau monde, et les navigateurs rapportaient des deux Indes les fruits les plus remarquables, les plus utiles ou les plus agréables. Ceylan fut un des premiers points explorés sous ce point de vue, de même que les îles de la Sonde. Le commerce des épices faisait penser les navigateurs de ces parages à l'examen des végétaux. Les premières plantes qui frappèrent les Européens en Amérique furent, selon Garcias, l'ananas, le maïs, le tabac, etc. La conquête de la terre ferme étendit singulièrement ce genre de connaissances : Oviédus de Valdes, de retour en Europe, fut le premier à décrire, de mémoire, les merveilleuses productions qui l'avaient frappé ; Cabeça de Vaca fit connaître des plantes des Florides ; Lopes de Gomora, des espèces du Mexique, et en particulier l'*agavé* d'Amérique, le *cactus* qui nourrit la cochenille et le cacaotier. Caratte mentionne la pomme de terre parmi les plantes les plus remarquables du Pérou.

Un nombre aussi considérable de faits découverts en même temps, étaient bien propre à encourager la culture des fleurs, et c'est ce qui arriva. On recueillit soigneusement les graines que les voyageurs avaient envoyées ; on prit un soin particulier des fleurs qui parurent le mériter ; on fit doubler les unes par la culture ; on fit varier les couleurs et les grandeurs des autres ; et peu à peu elles devinrent un objet de luxe et de commerce. La mode et le caprice donnèrent à quelques-unes un prix particulier ; ainsi l'*héliotrope* fut longtemps mis à la mode par les dames de Paris ; l'*hortensia* obtint pendant quelque temps cette même faveur, et la *tulipe* fit souvent faire des folies.

Mais jamais dans aucun temps l'amour pour les fleurs n'avaient été aussi grand qu'à notre époque ; les fleurs sont maintenant répandues partout, et les progrès des horticulteurs sont si grands depuis quelque temps, qu'un homme du siècle dernier pourrait à peine se reconnaître au milieu de nos parterres décorés de tout le luxe des fleurs les plus curieuses et les plus élégantes, venues de toutes les parties du monde ; il y verrait, en effet, briller du plus bel éclat ces superbes ipomées, ces hortensias, ces métrosidéros, ces pélargoniums, ces bruyères nombreuses et toutes ces belles plantes grasses originaires du Cap de Bonne-Espérance. Enfin, les fleurs sont aujourd'hui le complément obligé, indispensable même de toutes les fêtes.

L'ABBÉ MAGNAT.

HISTOIRE D'UNE ROSE.

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

VIII

(Suite et Fin.)

La condamnée sortit de l'assreux sommeil de la nuit. Son premier regard tomba sur moi ; ce regard avait perdu son âpre dédain : il était abattu, plein d'angoisse, de faiblesse et d'effroi.

Je voulus y rappeler l'espérance et la vie. Je ne pouvais parler le langage des jeunes filles, j'employai celui que m'avait donné la nature. J'exhalai mes plus suaves parfums et j'épanouis mon calice avec amour.

La condamnée me regarda et me sourit.

—Pauvre rose que j'ai rejetée, me dit-elle ! dernier don de ma mère ! que viens-tu faire ici ? Te voilà fraîche et charmante comme à ton premier soleil, comme je le fus moi-même dans mes beaux jours d'innocence !... Ici on souffre, on expie, on meurt !...

—Toi si pure, qu'y viens-tu faire ? On m'a dit autrefois que les jeunes filles et les fleurs ont même destinée. Hélas ! il n'en est rien. Votre lot, petites fleurs, vaut mieux que le nôtre. Vous avez vos tempêtes et vos orages, comme nous avons nos douleurs et nos misères ; mais nos fautes ! vous les ignorez. Et cependant, vous aussi, vous pouvez être souillées. Un insecte dévastateur dépose en vous un ennemi cruel qui grandit et vous dévore ; des animaux immondes s'attachent à votre tige, et, rampant jusqu'à votre feuillage, ils y laissent leurs traces impures. Mais à vos maux il y a remède : la main habile qui vous cultive poursuit votre ennemi jusque dans sa retraite, l'en arrache et ferme vos plaies ; une ondée bienfaisante descend du ciel, coule sur vous, efface vos souillures et vous rend votre beauté première. Mais nous !... mais, moi !... moi, coupable et condamnée ! qui peut me refaire telle que j'étais ? qui peut me rendre mon innocence ? —Dieu, dit-on, la miséricorde... le repentir. —Mais Dieu, où est-il ? ne m'a-t-il pas abandonnée dans ma misère et mon abjection ? Pourtant on dit encore que c'est lui qui m'a créée, non pas telle que je suis, mais telle que j'étais. On dit qu'il a créé tout ce qui existe... toi aussi, petite rose !... —Que tu es jolie ! ajouta-t-elle, en me prenant entre ses mains tremblantes. Que ton parfum est suave ! que ta tige est frêle et gracieuse ! que tes couleurs sont admirables et que la main qui te fit est savante ! Mais à quoi bon tant de magnificence en toi pour finir si tôt, pour te flétrir ici ?... —Est-ce pour me visiter que tu fus créée ! Dieu t'a-t-il faite si belle pour me consoler dans ma prison ? serait-ce pour me dire le nom de celui qui prend soin de toi que tu es venue ? Ah ! si le Dieu qui envoie quand il le veut son ondée bienfaisante aux fleurs des champs, si le même Dieu qui t'a créée, petite rose, voulait m'assister à cette heure d'angoisse !...

La condamnée se tut. Elle demeura pensive et recueillie en elle-même.

Et moi j'admirais ; émerveillée, ignorante de ces choses, j'ouvrais ma corolle toute grande à ces paroles.

De longs soupirs s'exhalèrent de la poitrine oppressée de la jeune fille, des larmes tremblaient au bord de ses paupières. Immobile, affaissée sur elle-même, elle semblait accablée dans la lutte et près d'être vaincue en elle-même par une force puissante. L'aube blanchissait à peine les tristes murailles de la prison ; mais je voyais le regard de la condamnée s'élançant vers le ciel, et une joie divine m'agitait, car une parole qu'elle avait dite m'avait fait réfléchir : —*Est-ce pour venir me visiter dans ma prison que tu fus créée ?... Serait-ce pour me dire le nom de celui qui prend soin de toi, que tu es venue ?... —*Ah ! si en effet c'était là ma destinée, si ce lot de bonheur m'était accordé, qu'avais-je de plus à demander au ciel ? Et voilà pourquoi une joie divine m'agitait et pourquoi à cette pensée, je frémissais doucement, comme à la brise du soir.

Incertaine de ce qui allait suivre, j'attendais... Mais rien dans les vastes salles n'en venait troubler le calme profond.

Tout à coup dans le silence s'éleva un cri de ré-surrection :

—Mon Dieu ! j'espère en vous ! Oui, quand tout

m'abandonne et m'échappe, j'espérerai en vous.

C'est la condamnée qui, dressée sur sa couche, priait enfin avec transport.

— Mon Dieu ! disait-elle, je veux croire et me repentir. Faites descendre sur moi votre miséricorde ! Ayez pitié de moi, ajouta-t-elle, en me prenant entre ses mains et en m'élevant vers le ciel. Sauvez-moi, vous qui m'avez envoyé cette faible fleur pour me rappeler votre nom que j'avais oublié dans ma vie coupable.

Elle retomba épuisée ; on accourut à elle, et dans les bras, sur le cœur d'un de ces anges de charité qui veillent au chevet de la souffrance, du crime et du malheur, la condamnée répandit des larmes non plus de désespoir, mais de foi, d'espérance et d'amour...

Toi je dois me taire. Une rose ne peut raconter quels grands mystères s'accomplissent entre le Dieu de miséricorde et sa créature repentante et pardonnée.

IX

Lorsque le ciel entier descendu dans la prison, vint entourer l'autel du divin sacrifice, un rayon du soleil céleste m'éclaira. Je reçus alors mon enseignement. Je compris que Dieu m'avait exaucée au-delà de mes vœux, et que mon sort était mille fois préférable à celui que j'enviais un instant ; car j'avais eu ce qui vaut mieux qu'un siècle entier de félicités trompeuses, j'avais eu mon heure d'utilité sur la terre.

Bientôt après l'acte de réconciliation suprême, la condamnée, priant pour sa mère, expira doucement, radieuse et sauvée...

Et maintenant, ma destinée est accomplie.

Voilà qu'à cette heure m'apparaissent deux fleurs charmantes, qui, elles aussi, ont eu mission de consoler sur la terre. La rose qu'un pauvre mutilé offrit d'un cœur reconnaissant en prix d'un douloureux service ; (1) et la fleur des montagnes, (2) qui charma les tristes loisirs du prisonnier de Fénéstrel et qui lui fut envoyée aussi pour lui apprendre le nom de Dieu, qu'il ne savait pas.

Elles m'appellent, je vais les rejoindre ; et toutes trois, confondant notre principe de vie qui n'est ni esprit, ni âme, et dont Dieu seul connaît l'essence, nous exhalerons à jamais nos parfums sur l'autel de celui qui nous créa.

Toi qui m'écoutes et qui restes encore sur la terre, esprit orgueilleux ou soumis, cœur plein d'espérance ou désabusé, âme innocente ou coupable, n'oublie pas que la prière de l'être le plus faible trouve toujours son chemin vers l'oreille du Seigneur, et qu'à une vie de joies somptueuses, de brillante oisiveté, d'égoïsme, même de pures affections, est préférable, quoique achetée par l'humiliation, la misère ou la souffrance, "une heure d'utilité sur la terre marquée par Dieu."

Et cette heure s'appelle DEVOIR.

CLÉMENT D'ELBHE.

(1) Il y avait sur la fenêtre de la prison une rose dans un verre : " Je te prie de m'apporter cette rose, me dit Maroncelli. Je la lui portai et il l'offrit au vieux chirurgien qui venait de lui couper la jambe, en lui disant : " Je n'ai pas autre chose à vous offrir pour vous témoigner ma reconnaissance. " Celui-ci prit la rose et pleura.

(Mes Prisons, Silvio Pellico.)

(2) " Picciola, " par X. Saintino.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Nous nous étions empressé de publier dans notre dernier numéro une partie de la pièce de vers suivante, qui a été récemment couronnée par l'Académie Française. Nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir compléter cette citation.

Cette admirable poésie, que par erreur, nous avions attribuée à Mme Desbordes-Valmore est l'œuvre de Mlle E. Drouet, humble institutrice, dont le cœur a compris toute la sainteté de la mission des sœurs de charité. Elle a résumé cette mission dans quelques scènes touchantes, dont la simplicité fait le charme, comme la foi en fait la grandeur ; l'Hospice, l'Ecole et la Prison ne sont-ce pas en effet, comme le disait dernièrement un écrivain français, les trois étages, de cette voie d'abandon, de faiblesse et de misère, sur lesquelles la sainte sœur laisse tomber en passant un encouragement, une consolation et une prière.

Nos lecteurs trouveront facilement, dans notre dernier numéro, les vers sur la maison d'école que nous croyons inutile de reproduire aujourd'hui.

PROLOGUE.

Antiquité !—siècles des sages !
 Antiquité !—siècles des dieux !
 Que d'éblouissantes images
 Légèrent au monde, en leurs pages,
 Tes poètes aimés des cieux !
 Mais tes sages et tes poètes,
 Et toutes leurs nobles conquêtes,
 N'effacent pas dans sa grandeur
 Le saint Apôtre... et la pensée
 Qui, vivante, s'est élancée
 Non de son front, mais de son cœur !
 De tes dieux toute la famille
 Vant-elle cette simple fille
 Qu'illumine la charité ?
 Que serait-ce enfin, auprès d'elle,
 Que ta plus austère immortelle
 Et sa chaste divinité ?
 Non, de Diane chasseresse
 Jamais la stérile rudesse
 Ne s'égalera, dans nos vers,
 A la virginité féconde
 De la sublime vagabonde
 Qui va, parcourant l'univers,
 Pour semer partout l'espérance,
 Pour guérir partout la souffrance,
 Ne redoutant ni fer ni feu ;
 Car son cœur, qu'il plaigne ou soulage,
 Dans tout malheureux, voit l'image,
 L'image même de son Dieu !

LES ENFANTS TROUVÉS.

Il fait nuit, il fait froid ; tout est calme et silence.
 D'un long manteau couverte une femme s'avance ;
 Son regard est craintif, sombre, mystérieux,
 Et semble redouter de se lever aux cieux.
 Elle tient un fardeau pressé sur sa poitrine,
 Puis, au seuil d'une porte, elle tremble... s'incline ;
 Puis... plus rien dans ses bras !...—O spectacle na-

[vrant !
 Cette femme est la mère—et ce fardeau l'enfant !

Voyez-la : que fait-elle ? Elle hésite : elle frappe !
 Sans regarder son fils, rapide, elle s'échappe !
 Ah ! laissez-la s'enfuir, ne suivez point ses pas :
 Le remords qui l'atteint ne la quittera pas !

Mais lui que devient-il ?—A ses cris l'autre mère,

Celle que le Seigneur donne à toute misère,
Apparaît sur le seuil qu'ont mouillé tant de pleurs,
Et calme doucement ses premières douleurs :
Un soupir pour la mère,—à l'enfant un sourire...
Cela suffit, ma sœur, car cela veut tout dire.

Elle embrasse ton fils ! Va ne crains pas pour lui,
Pauvre femme ! A ses yeux, ce qui est aujourd'hui,
C'est Jésus revêtu des langes de l'enfance !
Jésus versant des pleurs ! Jésus dans l'indigence !
Oui, ces vagissements et ces premiers chagrins,
Ces pieds sans force encore, et ces petites mains,
Tout cela, c'est Jésus, pour l'admirable Vierge !
Peut-être, s'inclinant à la clarté du cierge
Et disant ta douleur à l'écho du saint lieu,
Elle fera ce soir cette prière à Dieu :

“ La voix de l'innocence émeut un cœur de père...
“ Et l'enfant, par ses pleurs, dit : Grâce pour ma mère ! ”
Puis la porte bientôt se referme sans bruit :
Tout est calme et silence : il fait froid ; il fait nuit.

L'ÉCOLE.

“ Où vas-tu, mon enfant ? ”

— Mais, madame, à l'école.

(Voir numéro précédent page 286.)

L'HOSPICE.

“ Mon frère, il faut enfin panser cette blessure.

— “ C'est impossible. Oh non ! ”

— “ Pourquoi ? ma main est sûre,

“ J'irai bien doucement.

— “ Ce n'est pas de la peur ! ”

“ Mais vous, Mademoiselle.. ”

— “ On m'appelle ma sœur.

— “ De votre serviteur vous faire la servante ? ”

— “ Oh ! que cette pensée est douce et consolante ! ”

— “ Vous, vous que tant de fois je vis partir au bal,

“ Vous retrouver un jour sœur dans un hôpital ! ”

“ Non, ne me pansez pas, cette plaie est affreuse ! ”

“ Ma femme pourrait seule être assez courageuse ”

“ Pour vaincre son dégoût, grâce à tout son amour : ”

“ Elle ne viendra pas.. car ce n'est pas le jour ! ”

— “ Je veux la remplacer ; croyez-moi bien, mon frère,

“ La charité fera ce que l'amour peut faire.

— “ Voir dans les malheureux des amis, des parents ! ”

— “ La charité, mon frère, aplanit tous les rangs,

— “ Hélas ! aux coups du sort je restais insensible ; ”

“ Mais la pire misère, oh oui ! la plus horrible,

“ Qui nous couvre le front presque autant qu'un remords ”

“ C'est, croyez-le, ma sœur, la misère du corps ! ”

— “ Vous souffrez, comme vous, j'ai connu la souffrance,

“ Laissez-vous donc servir, aimer sans résistance ; ”

“ Frère, je vous en prie ! ”

Il hésite un moment ;

Mais ce mot si naïf lui semble si charmant

Qu'il retrouve par lui la force et le courage.

L'homme, de ses deux mains, se couvre le visage ;

L'humble fille commence.. et s'arrête soudain :

La pitié, le dégoût ont fait trembler sa main.

Elle pâlit, rougit, puis bientôt s'illumine ;

Fait un signe de croix sur sa faible poitrine

Et retourne à sa tâche avec amour et foi.

Qui l'y appelle donc ? — O Jésus-Christ, c'est toi !

C'est ton sang, c'est ta chair qui saigne et qui palpite !

Véronique à genoux alors se précipite ;

Panse ta plaie, ô Christ ! étanche ta sueur ;

Et, soulageant un pauvre, assiste le Sauveur !

LE BÂGNE, (OU PÉNITENTIAIRE.)

“ Dieu veille en Créateur sur toute créature.”

La sœur parlait ainsi.

— “ Ce n'est qu'une imposture !.. ”

Répondit le forçat : “ Qui plaindrait mon tourment ? ”

“ Ton Dieu serait pour moi le Dieu du châtement ! ”

“ Et toi qui vient ici me parler d'espérance,

“ Ton reste de pitié n'est dû qu'à mon silence : ”

“ Un seul mot et tout fuit ! (J'y suis habitué.) ”

“ Et tu fuiras ! ”

— “ Jamais ! ”

— “ Tu fuiras !.. J'ai tué !.. ”

Un cri d'horreur répond à ce mot homicide.

— “ Voilà donc la pitié de ce cœur intrépide !.. ”

“ Ton Dieu, que si clément tu m'as représenté,

“ Il ferait comme toi, fille de charité !.. ”

“ A d'autres les remords, et mourons dans l'abîme ! ”

— “ Jésus, Dieu de pardon ! Jésus, douce victime ! ”

“ S'écrie alors la vierge en un pieux transport : ”

“ Tout se peut relever... quand le cœur n'est pas mort ! ”

“ Madeleine a pleuré, vous sauvez Madeleine ! ”

“ Vous ne méprisez point une Samaritaine ! ”

“ Quand la femme adultère embrasse vos genoux ”

“ Votre voix des bourreaux désarme le courroux ! ”

“ Rapportez au bercail la brebis égarée.. ”

“ Votre épaule à ce faix est déjà préparée ! ”

“ Oh ! que pour vous bénir cet homme vive un jour ! ”

“ Rendez-moi le courage et rendez-lui l'amour ! ”

“ Frère, votre douleur peut vous être féconde : ”

“ Le juste un jour gémit sous les forçats du monde ; ”

“ Et les saints oliviers burent avec ses pleurs ”

“ De son front tout poudreux les sanglantes sueurs ! ”

“ Frère, le Rédempteur comprend toute souffrance : ”

“ Si votre crime est grand, son pardon est immense ! ”

— “ Ma sœur, il est bien tard pour songer au pardon ! ”

— “ A l'heure de la mort pleura le bon larron. ”

— “ Mais des pleurs peuvent-ils laver mon infamie ! ”

— “ Un seul suffit. ”

— “ Eh bien ! vous mon unique amie,

“ Pour que ce triste cœur croie au pardon divin,

“ Pardonnez-moi d'abord et donnez-moi la main. ”

— “ Mon frère, la voici. ”

“ Qui fait que l'innocence ose approcher du crime ! ”

— “ Aussitôt que le crime est devenu douleur,

“ Il peut à l'innocence oser dire : ma sœur. ”

ÉPILOGUE.

O vous tous qui souffrez et que sa main soulage,

Vous qu'un tendre respect courbe sur son passage,

Montrez-nous, montrez-nous la trace de ses pas.

Où va-t-elle ? — ou plutôt : où ne va-t-elle pas ?

Enfants nés dans ses bras, Vieillards morts sous son aile ;

Malades, Insensés, Captifs soignés par elle ;

Ignorants qu'elle instruit au livre des vertus ;

Malheureux, par ses soins, ou nourris ou vêtus,

Formez son auréole, éclairez son visage ;

Chantez-la tous en chœur à ma dernière page !

Pauvre, qui te crois seul et pleures ici-bas,

Un ange est près de toi, qui te suit pas à pas :

Qu'on t'arrache à ton sol, qu'on t'arrache à la France,

La consolation rejoindra la souffrance !

Les flots vont t'emporter, — ils te l'amèneront ;

Ils vont vous désunir, — ils vous réuniront !

Ta mère, alors, ta mère, enchaînée au rivage,

Enviant ses périls, bénira son courage :

Le pouvoir maternel lui-même est limité ;

Mais on n'enchaîne point la sainte charité !

Tu la verras un jour affrontant la mitraille,

Te panser demi-mort sur le champ de bataille ;

Servante courageuse, elle sait qu'en tout lieu

Son maître, c'est Jésus ; son salaire, c'est Dieu !

“ Vierge, où vas-tu ? Vois donc comme les flots mugis-
[sent !]”

—“ Je sers Jésus, à qui flots et vents obéissent.”
 —Vierge, où vas-tu ? —“ Je vais où Dieu dit : “ Sui-
 [vez-moi !”
 “ Je vais semer l'amour où l'on sème la foi !”

Oui, va prêcher, ô noble femme !
 Non pas des lèvres, mais de l'âme,
 Partout souffrir l'humanité.
 Quand la croix marche la première
 Tu ne peux rester en arrière,
 Car la croix c'est la charité !
 Va montrer partout l'espérance,
 Va guérir partout la souffrance,
 Ne redoutant ni fer ni feu :
 Car ton cœur, qu'il plaigne ou soulage,
 Dans tout malheureux voit l'image,
 L'image même de son Dieu !

Monsieur F. X. Garneau vient de publier la troisième édition de son HISTOIRE DU CANADA, en 3 volumes. Nous le remercions bien de l'offre que'il vient de faire de son ouvrage au Cabinet de Lecture Paroissial.

DAVID TENIERS.

I

Vers 1625, à l'époque où l'art flamand se trouve à son apogée, c'est-à-dire à l'époque glorieuse où florissaient les Rubens, les Corneille Shut, les Van Balen et tant d'autres dont les noms sont restés dans toutes les mémoires, comme les œuvres dans toutes les galeries, on voyait souvent sur la route d'Anvers, aux villages voisins, un homme à l'extérieur grave, et même un peu triste, au costume très simple, cheminer en compagnie de son fils et d'un baudet. C'était en quelque sorte la réalisation de l'admirable fable de La Fontaine, *Le Meunier, son Fils et l'Âne*. Mais nous n'avons pas appris que nos trois Flamands, bête et gens, aient jamais été l'objet d'aucune apostrophe. Ils allaient très paisiblement leur train. Sur son dos, dans un large coffre, l'âne portait des toiles peintes, offrant pour la plupart des sujets familiers, scènes de cabaret, de soldats, kermesses, paysages et figures.

Lorsqu'on arrivait à un village, on s'arrêtait devant chaque maison un peu notable. Là, le vieillard exhibait sa marchandise artistique.

—Voyez, disait-il, ces tableaux; ils sont de moi, de moi David Teniers, qui ai reçu jadis des conseils du grand Rubens. Je les livre à bon compte. Ornez votre chambre; vous n'aurez que la peine de fixer un clou à la muraille.

Mais la plupart du temps les acheteurs étaient rares; il suffisait d'ailleurs que les tableaux leur fussent offerts pour qu'ils en méconnaissent la valeur. On les marchandait, on s'avisait même de les critiquer, afin de les obtenir à meilleur marché. Les ménagères, toujours économes, trouvaient que des pots d'étain, des cruches de grès, des bahuts de chêne solide, ou de larges houppelandes de serge étaient plus utiles que des œuvres d'art. Les regards, l'admiration même, abondaient plus que les dollars. Souvent donc l'âne revenait au logis non moins chargé qu'il l'avait été au départ.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, si le peintre éprouvait du découragement, de l'irritation. Mais il n'en

était pas de même de son fils David, jeune adolescent, dont le visage épanoui, la parole vive, le rire joyeux, témoignaient d'un humeur franchement gaie, d'une philosophie inaltérable, malgré les mauvais chances du commerce.

Un jour que la vente avait été plus infructueuse que jamais, le vieux Teniers, en sortant du village de Perck, se tourna avec indignation, et faisant un geste tragique, s'écria :

—Les barbares !... Quoi pas un de ces buveurs de bière n'a apprécié nos œuvres !... Ah ! David, le goût se déprave. C'est fini, il ne faudra plus retourner à Perck.

Le jeune homme hocha la tête et répondit avec sa vivacité habituelle :

—Il faudra y retourner, mon père, si vous m'en croyez, mais la tête haute et la bourse bien garnie, quand nous aurons fait fortune.

Le père ne put réprimer une exclamation de colère :

—Veux-tu, par hasard, me narguer avec tes plaisanteries ? Je ne suis pas en train de rire.

—Me préserve le ciel de vous fâcher, reprit le jeune homme. Si j'ai parlé de la sorte, c'est que j'aime à en croire mes pressentiments.

—Eh bien, que te disent-ils ?

—Des merveilles. Nos travaux seront couronnés de succès; notre public de paysans se transformera en un public de gentilshommes amis des arts, et, à la place de notre pauvre grison, nous aurons de vigoureux chevaux attelés à notre carrosse.

Devant cette large perspective ouverte à une imagination juvénile, le peintre ne répliqua rien. Ce qu'il savait du passé et du présent ne le disposait pas à si bien augurer de l'avenir; mais il respecta les rêves de son fils, et s'asseyant sur le bord d'un canal ombragé d'ormes, il laissa un libre cours à sa pensée. Pour lui, qui avait connu de la vie, surtout les luites et les amertumes, ce n'était pas sa propre destinée qui le préoccupait. Il devait accepter, il acceptait la médiocrité de sa fortune. Mais il s'effrayait en pensant que ce fils chéri avait voulu prendre aussi le pinceau, et il se demandait si David n'épronverait pas un bien rude choc à l'heure où il lui faudrait laisser ses illusions s'envoler.

Quant à David, sans plus se soucier du fâcheux résultat de la course du jour, il avait tiré de sa poche un petit album et s'était mis en devoir de dessiner. Au bout de quelques moments, un délicieux paysage était sorti de son crayon.

—Que fais-tu là ? dit le père, oubliant un peu l'enlui de sa mésaventure, pour sourire à une œuvre distinguée. Ce n'est vraiment pas mal.

—Ce que je fais ?... Tenez, regardez, je vous prie, là-bas, sur la hauteur, ce château magnifique élevant jusqu'aux nues ses trois tours séculaires... À ses pieds une immense touffe de verdure; derrière lui, un rideau de chênes... La belle propriété !... Par tous les saints je veux l'emporter sur mon album !

—Ah ! c'est plus facile que de la posséder.

—C'est déjà un commencement de possession. Et qui sait si un jour ce château ne nous appartiendra pas ?... Oh ! comme on y travaillerait à l'aise !...

A ce propos qui sentait presque l'extravagance, Teniers ne put réprimer un éclat de rire.

—Mon cher enfant, je crains fort que la propriété ne reste sur le papier.

—En tout cas, ce dessin et mes paroles auront été utiles, s'ils ont servi à guérir un peu votre chagrin.

Après cette pause, on se remit en route. Le jeune

homme marchait d'un pas allègre ; un projet le soutenait. Ce projet, c'était de reporter sur la toile son croquis du château, en animant le premier plan par une scène de joueurs de boules. Ainsi, à peine de retour au logis, et ayant pris à la hâte un modeste repas, il s'établit dans l'atelier paternel, et aussitôt il se mit à la besogne. Sous sa main alerte et légère, les couleurs s'ajustaient sans hésitation et avec une harmonie vraiment surprenante.

Comme il était au plus fort de sa composition, il entendit la porte s'ouvrir, et en même temps une voix ferme et sonore jeter à son père un bonjour amical. Téniers le père accourut avec un empressement mêlé de respect, et tout en ôtant de sa tête son bonnet fourré, il s'écria :

— Monsieur Rubens !...

L'illustre peintre lui tendit la main et chercha David du regard. Celui-ci s'était levé précipitamment et il cherchait à se cacher.

— Mon bon Téniers, dit Rubens, ne faites pas de cérémonie.

— Un tel honneur, mon maître !

— Votre ami, c'est le seul titre que j'accepterai ici. Voilà bien des années que je ne vous ai vu ; mes voyages m'ont fort occupé. A mon retour, j'ai voulu vous consacrer ma première visite.

— Ah ! je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Encore une fois, laissons ces mots qui sentent l'étiquette. Dites-moi, êtes-vous content de vos affaires ?

Le silence et l'embarras de Téniers furent sa réponse.

— Nous reparlerons de ce sujet, ajouta Rubens. Une pensée particulière a contribué à m'attirer ici. Je me suis rappelé certain *petit David* qui montrait quelques dispositions pour le dessin. Où en est-il ?

Téniers indiqua du doigt le chevalet de David, mais le jeune homme joignit les mains d'un air suppliant. Il tremblait que le maître ne s'avisât d'examiner sa récente production. Ce fut précisément ce que fit Rubens. David tremblait, et son pauvre père bien d'avantage. Rubens prit la palette et les pinceaux que l'élève avait déposés sur son escabeau.

— Voyez-vous, mon cher enfant, dit-il alors, vous êtes né avec toutes les dispositions qui font l'artiste véritable. Je ne crois pas vous tromper en vous annonçant que vous serez un des premiers peintres dont s'honore notre ville d'Anvers, la patrie de Van Dyck !

— Ce n'est pas possible ! s'écria David ; moi, j'aurais cet avenir ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, reprit le jeune homme avec son sourire cordial, *je l'ai parfois espéré.*

— David, dit le père, prends-y garde, tu paraîtrais un orgueilleux.

— Laissez-le être naturel et sincère ; c'est la plus belle prérogative de son âge. Maintenant, allons au fait ; il ne suffit pas d'être doué, il faut être habile ; regardez bien, je vais vous révéler en peu d'instants quelques secrets du métier.

Et sur cette petite toile à peine ébauchée, Rubens jeta en un quart d'heure des traits hardis qui en firent un chef-d'œuvre.

David l'avait suivi d'un regard attentif, et il dit, quand la leçon fut terminée :

— Grâce vous soient rendues ! A présent je connais l'art de la touche. Vous m'avez transformé.

— Ne vous faites-vous pas illusion ? demanda Rubens avec bonté.

— Vous allez voir, répliqua résolument le jeune homme.

S'armant à son tour des instruments de peinture, il copia sur une nouvelle toile tout le travail que le grand maître venait d'accomplir, et cette copie fut un fac-simile, tant elle offrait d'exactitude. Rubens ne put retenir un cri de surprise. Il ouvrit ses bras à David.

— Vaillant enfant, lui dit-il, que n'êtes-vous pas destiné à produire ? Facilité, éclat, don d'improvisation, vous réunirez toutes les qualités qui assurent le succès, et vous n'aurez besoin que de vous mettre en garde contre la nature de votre talent.

— Eh bien ! père, dit alors en riant le jeune homme, avais-je tort de prévoir qu'un jour le château des Trois-Tours nous appartiendrait ?

ALFRED DES ESSARDS.

(A Continuer.)

LA PRIERE SOUS LE CHENE.

Une chaumière située près d'une grande route, et sur la lisière d'un grand bois, était habitée par une pauvre veuve nommée Marguerite, et par ses deux enfants, Basiline, sa fille, qui était âgée de dix ans ; François, son petit garçon, en avait près de sept. Marguerite, avant son veuvage, avait connu des jours plus heureux, mais après la mort de son mari le chagrin altéra sa santé. Longtemps elle luttait contre le mal ; longtemps elle travailla plus que ses forces ne le permettaient pour nourrir ses enfants ; à la fin, la fièvre se déclara, et la força de garder le lit. Alors les petites économies de Marguerite furent employées à acheter du pain, le travail de la journée n'y suffisant plus. Puis il fallut vendre du linge, vendre des ustensiles de ménage, et la maisonnette prit chaque jour un air plus pauvre. Bientôt il n'y resta plus que des objets de première nécessité ; deux lits, une table, une petite armoire, deux petits bancs, des vases de terre et un grand crucifix attaché au mur ; mais tout cela, lavé ou frotté chaque jour par Basiline qui, dirigée par sa mère, donnait à sa chaumière un air d'ordre et de propreté. Tous les soirs la pauvre veuve, sur son lit ou près du feu, enseignait à ses enfants à prier ; et sans savoir lire, elle leur apprenait tous les mystères et toute la morale du catéchisme ; car elle s'en souvenait d'une manière surprenante, et elle l'avait surtout bien compris à l'époque de sa première communion. Un jour Marguerite regarda le pain qui restait sur la tablette de bois au-dessus de l'armoire, et elle vit avec effroi qu'il n'y en avait à peine pour le souper du soir ; ses larmes coulèrent en abondance.

— Mère, qu'avez-vous ? s'écrièrent les enfants. — Oh ! mes pauvres enfants, le voilà donc venu ce moment si redouté, il va falloir mendier votre pain ! O mon Dieu ! ai-je été trop fier ? voulez-vous me punir ? Si je pouvais du moins vous placer chez le fermier Thomas, pour garder ses troupeaux : tout travail est honorable ; mais vous voir implorer la charité publique, rebutés bien souvent, perdant peut-être votre innocence dans cette vie vagabonde ! Oh ! pas cela, mon Dieu, pas cela ! — Si vous le voulez, ma mère, dit le petit François, nous irons chez le fermier. — Oh ! pas moi ! dit vivement Basiline, avant tout je veux soigner ma pauvre mère malade. — Chers enfants, répondit Marguerite, il ne vous voudrait peut-être plus ni

l'un ni l'autre, parce que j'ai refusé de vous envoyer chez lui il y a quelques mois. Pardonnez-moi, mon Dieu, et vous aussi, mes pauvres petits! Mes intentions étaient toutes d'amour pour vous, Dieu le sait! j'espérais guérir et suffire à vos besoins comme par le passé; je voulais vous garder près de moi, parce qu'il me semblait qu'une mère veille mieux qu'une autre sur la santé et sur le cœur de ses enfants chéris. J'ai cru, mon Dieu! ne pas devoir me séparer de ces trésors confiés à mon amour; et les voilà, par ma faute, mourant de faim à mes côtés, ou mendiant demain le pain de la charité! Pitié, mon Dieu, pitié pour eux! Et la pauvre mère, laissant tomber sa tête sur ses mains, demeura longtemps dans cette attitude. Les enfants sortirent de la maison et tout en causant avancèrent dans le bois.—Basiline, dit François, tu sais bien que le catéchisme enseigne que *Dieu voit tout*; il a donc vu pleurer maman?—Oui, répondit la sœur aînée, et il est encore dans le catéchisme que *Dieu est infiniment bon*: ainsi je crois qu'il nous viendra en aide.—Il faut le lui demander, ajouta François; faisons une prière.—Tu as raison, mon petit frère, là sous ce beau chêne, dont le tronc est tout entouré d'églantines et de chèvrefeuille; ce sera une si jolie chapelle! *Et les deux enfants agenouillés* sous l'arbre, recitèrent un *Notre Père*; puis Basiline ajouta: "mon Dieu, qui êtes si bon, vous savez que maman pleure parce que nous n'avons plus de pain; ayez pitié de nous et consolez-la!"

Après cette prière ils se levèrent et continuèrent à se promener. Basiline aperçut quelque chose de rouge à travers les broussailles: Oh! des fraises, s'écria-t-elle, et en voici d'autres encore!—Tout en est plein, dit François, se glissant à travers les ronces comme un serpent. Basiline tressa quelques tiges de plantes flexibles, et en forma une sorte de corbeille qu'ils emplirent de fraises.—Comme elles feront du bien à maman! disaient les deux enfants, il faut aussi cueillir pes noisettes pour elle, ajoutèrent-ils, et ils coururent aux noisetiers du bois. Bientôt leurs petites poches et le tablier de Basiline furent pleins de noisettes. Ils virent sur des branches assez basses un nid de tourterelles; il y en avait deux toutes jeunes qui essayaient leurs ailes sur le bord du nid.—Il faut les prendre, dit François faisant un bond de joie.—Oh! non, laissons-les vivre, répondit sa sœur, il faut qu'elles chantent comme nous dans le bois. Vois-tu, François, Dieu a fait les beaux arbres pour les petits oiseaux et pour les petits enfants, tout cela gazouille ensemble. Laissons-les vivre; *sois bon, cela porte bonheur*. Elle achevait à peine ces mots, lorsque le père et la mère des tourtereaux vinrent s'abattre près du nid et leur porter à manger.—Tiens, François, continua Basiline, comme ils sont heureux de se retrouver! c'est comme maman et nous lorsque nous nous revoyons.—Eh bien! laissons en paix cette famille de tourterelle, dit François en riant. Les enfants retournèrent vite et tout joyeux à la chaumière, et mirent sur les genoux de Marguerite, les fraises et les noisettes.—Tout cela est pour vous, ma mère, dit le petit garçon; c'est bien bon n'est-ce pas? tous les jours nous vous en porterons autant: Oh! si cela pouvait vous consoler un peu!—Chers enfants, dit la mère, souriant à travers ses larmes, voilà un délicieux repas, dont vous aurez votre part. Vous vous occupiez de moi tandis que je pleurais sur vous. Hélas! pauvres petits, on ne vit pas de fraises seulement, il faut aussi du pain, et nous n'en avons plus! Basiline était devenue sérieuse, et on ne parlait plus depuis longtemps, lorsque enfin elle dit;—Maman, il n'y a

pas une lieue d'ici à la ville. Si j'allais demain matin y porter des fraises et des noisettes, je trouverais peut-être qui les achèterait, et avec cet argent j'aurais du pain qui ne serait pas une aumône.—Dieu l'inspire peut-être, cher ange, dit la mère. Essaye: vous irez tous les deux, je serai moins inquiète vous sachant ensemble, aussi bien il vous fallait commencer demain à demander la charité. Essaye, bonne fille.

MADAME CLÉMENTINE MARIE.
(A Continuer.)

Arme du Chrétien contre le respect humain.

Honneur et Religion! était la devise des Bayard, des Turenne, des Condé, et du généreux Crillon, vaillants capitaines dont la France se glorifiera toujours. Telle était aussi la devise de ce brave officier, dont on ne peut trop admirer la réponse.

Le colonel passait son régiment en revue; apercevant quelque chose de saillant sur la poitrine du pieux capitaine, il lui demande avec vivacité ce que c'est.

"Voyez, colonel, répond l'officier, en lui montrant un *crucifix*.

—Ce n'est pas là, s'écrie le colonel injustement courroucé, ce n'est pas là l'arme d'un *soldat*.

—Mon colonel; répond modestement le capitaine, c'est du moins l'arme d'un *chrétien*.

—Vous êtes un brave, capitaine, réplique aussitôt le colonel adouci; dans un mois vous aurez la *croix*."

L'officier reçut en effet la décoration peu de temps après; mais il la remit à ses chefs en les suppliant d'en gratifier un vieux militaire, dont le corps était couvert de blessures et qui n'attendait que cet honneur pour mourir content.

"Il l'aura, dirent-ils, mais vous, capitaine, vous la méritez doublement."

Quelle franchise, quelle générosité! ô Religion que vous avez d'empire sur le cœur des hommes! que de vertus vous inspirez! Voilà comment Dieu se plaît à récompenser le courage religieux!

D'ailleurs, ce trait ne fait pas moins d'honneur au colonel; car s'il faut avoir le *sentiment du beau* pour l'admirer; ne faut-il pas avoir le *sentiment de la vertu* courageuse pour l'admirer et le récompenser.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2.50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco* à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.